

U d'/of OTTAWA
39003002518602

[illegible handwritten dedication]

Comme va le Ruisseau

ŒUVRES DU MÊME AUTEUR

ROMANS ET NOUVELLES

Un coin de Village. — Un Mâle. — Le Mort. — Thérèse Monique. — L'Hystérique. — Happe-Chair. — Ceux de la Glèbe. — Noëls flamands. — Madame Lupar. — Le Possédé. — Dames de Volupté. — La fin des Bourgeois. — Claudine Lamour. — Le Bestiaire. — L'Arche. — L'Ironique Amour. — L'Ile Vierge. — L'Homme en Amour. — La Vie Secrète. — La petite femme de la mer. — Une femme. — Adam et Ève. — Le bon amour. — Au Cœur frais de la Forêt. — C'était l'été... — Le Vent dans les Moulins. — Le Sang et les Roses. — Les Deux Consciences. — Poupées d'Amour. — Le petit Homme de Dieu.

CONTES POUR LES ENFANTS

Bébés et Joujoux. — Histoire de huit Bêtes et une Poupée. — La Comédie des Jouets. — Les Jouets parlants.

CRITIQUES D'ART

Gustave Courbet et son Œuvre. — Mes Médailles. — Histoire des Beaux-Arts en Belgique. — En Allemagne. — Les Peintres de la Vie.

DIVERS

Les Charniers.
La Belgique.

THÉATRE

Un Mâle, 4 actes, en collaboration avec A. Bahier et J. Dubois (1 vol.). — **Le Mort. Les Mains. Les Yeux qui ont vu.** (1 vol.).

CAMILLE LEMONNIER

Comme va le Ruisseau



PARIS
SOCIÉTÉ D'ÉDITIONS LITTÉRAIRES ET ARTISTIQUES
Librairie Paul Ollendorff
50, CHAUSSÉE D'ANTIN, 50

1903



COMME VA LE RUISSEAU

I

Au moment où M. Fauche prenait le train, il vit descendre d'une voiture de troisième classe une jeune fille qui, après avoir jeté deux cartons à chapeau sur le quai, lestement sautait du marchepied.

— Tiens! qui c'est-il?

Il connaissait toutes les jeunesses du village; il n'avait pas encore vu celle-là. Il cala dans le filet son sac de voyage, poussa sous la banquette un petit panier d'osier qui sentait le poisson frais. Et encore une fois, penché à la portière

que le garde refermait, il regardait, sautillant du côté du fourgon aux bagages avec des mouvements légers d'oiselle, la jolie silhouette.

Un coffre en bois fut jeté brusquement à terre : elle eut un geste d'effroi comme si le coffre allait se rompre. Et puis la locomotive souffla comme un gros chat, le train doucement se mettait à glisser. Jean Fauche n'aperçut plus que le flottement d'un bout de robe rose qui tournait la barrière. Il rentra la tête, car les arbres du verger lui masquaient la vue de la gare.

Il était certain à présent que c'était une petite personne comme il en venait quelquefois à l'hôtellerie de la *Truite d'or*. Il alluma un cigare et ne pensa plus qu'à la chose pour laquelle, tous les quinze jours, il prenait le train et se rendait à la ville. Jean Fauche généralement choisissait le samedi. Il quittait sa maison un quart d'heure avant le passage du train, enfilait la venelle près de l'église, marchant

devant lui de son large pas tranquille. Ces jours-là, il endossait son veston neuf, linge frais, chapeau mou à plume de faisan sur l'oreille. C'était un grand garçon de vingt-huit ans, carré d'épaules, le jarret sûr, les hanches souples. Il passait pour être un peu secret, très occupé de chasse, de pêche et de jardinage, l'œil en dessous quand il trouvait quelqu'un sur sa route.

Un jour il avait débarqué ; la maison était vieille, en moellons du pays, face au fleuve, sur la marine. Elle lui avait plu ; il l'avait louée ; et le jardinet s'était accru d'une serre à raisins ; un grand sarment de rosier avait grimpé le long du pignon. On arrivait des petites rues le soir aspirer l'odeur de ses roses et de ses pois de senteur, selon la saison. M. Jean Fauche vivait là d'une vie solitaire, poétique et silencieuse. Il s'était ménagé un

atelier sous le toit. Il lui arrivait de peindre quelquefois, quand la pêche et le reste lui en laissaient le temps. Fallait-il qu'il fût riche pour se permettre toutes ces dépenses ! Le vieux Tantin Rétu, qui était son homme à tout faire, disait en clignant de l'œil qu'il était monté une fois là-haut et qu'il y avait vu en peinture une grande diablesse de femme déshabillée. Cependant M. Fauche peignait de préférence le paysage.

Il y avait à peu près quatre ans qu'il habitait le pays et tout de suite, deux fois le mois, il avait pris l'habitude de partir pour la ville. Thiérache, le tailleur, qui jouait de l'harmonium après sa journée, levait alors la tête par dessus la table où il causait, accroupi à la turque, et disait à Nanine, sa femme :

— Ben, v'là le temps.

Nanine avait une chèvre. Comme si c'eût été aussi pour celle-ci le moment, elle répondait gravement :

— Pour sûr, v'là le temps.

Herbatte, de son côté, le cabaretier de la *Grande Meule,* près de la barrière du chemin de fer, demeurait un petit temps sur le pas de sa porte à le regarder passer. Et ensuite il rentrait, disait, bourru, haussant l'épaule :

— L'avez-t-i vu ? Part cor' une fois pour là-bas.

Jean Fauche n'allait pas au cabaret de la *Grande Meule,* visité surtout par les rouliers et les petites gens des ruelles. Moya, l'hôtelier de la *Truite d'or*, ne disait rien, discret, avisé, un pli léger à la paupière. Celui-là avait ses raisons : M. Fauche était son client.

En somme c'était là un événement attendu ; on aurait pu se passer du calendrier et compter les samedis d'après les départs de Jean Fauche. Il ne les avançait jamais d'un jour et ponctuellement il rentrait le lundi dans la matinée,

comme il fait du soleil après la pluie, comme à la grand'messe le curé Jadot d'une grosse voix débitait son prône. Personne n'avait des habitudes plus régulières.

Après tout, M. Fauche était bien le maître d'aller à la ville quand il lui plaisait. Il partait, il revenait, c'était son affaire. Si seulement une fois pour toutes il avait dit à quelqu'un la cause de ses absences, tout le monde eût été content. Comme il emportait toujours sa bourriche à poisson frais, on supposait bien qu'il avait par là-bas une connaissance. Mais nul n'en était sûr. Il y avait là matière à gloser pour la vieille Hollemechette et en général pour les femmes des ruelles qui, assises au frais des portes, font sauter leurs savates à leurs pieds. Le plus clair de l'histoire, c'est que jusqu'au lundi matin la marine chômait. Tantin Rétu plantait là ses arrosoirs et, assis sur la rive, fumait des pipes en devisant avec Fré D'siré. Une vieille amitié les liait. Fré D'siré

était l'homme de la marine ; il était à lui seul le port et les barques. Il eût été le vent et l'eau du fleuve si tout de même le bon Dieu n'avait dû se réserver quelque chose. Comme il était sourd, on entendait jusque par delà la montagne la voix de Tantin s'enfler d'un fracas d'écluse. Quelquefois Fré D'siré tapait un coup sur un clou, toujours le même depuis des semaines. Il y avait aussi du temps qu'il peignait en vert tendre le bachot de Moya et qu'il commençait à envisager le moment où il se mettrait à planer un tronc de sapin pour en faire un mât. Au village, la vie fait le tour du cimetière sans se presser. On sait bien que pas à pas, chacun en viendra là où il lui faut arriver. Et le fleuve coule, le vent souffle, la fumée monte : l'affaire est de se garder du travail pour le lendemain.

II

Cette fois-là, M. Fauche, comme toutes les autres fois, demeura deux jours absent, puis rentra. Il avait à la main sa petite valise; il portait au bout d'une ficelle sa bourriche à poisson vide. Et c'était toujours le même homme un peu mystérieux ; il évitait de regarder du côté des portes; il n'aimait pas parler aux femmes qui sur les seuils font danser leur pantoufle à la pointe du pied. Dans les commencements, on l'avait bien un peu taquiné. L'un ou l'autre lui demandait ce qu'on

disait à la ville et si l'on n'avait pas changé de gouvernement. Il haussait les épaules sans répondre et passait son chemin. Il n'y avait plus que cette vieille pie de Hollemechette qui riait quand il passait. Mais celle-là, le diable même n'en aurait pu avoir raison. M. Fauche, en regagnant sa maison, pouvait tranquillement fumer la pipe qu'à la descente du train il se dépêchait d'allumer.

Il déboucha sur le port. Tantin Rétu, sa vieille cloche de paille en travers de la nuque, un arrosoir dans chaque main, remontait du fleuve en traînant ses énormes sabots. Sa pipette vissée aux dents, il allait soufflant, renâclant, dans le ballottement spacieux de ses fonds de culottes, comme si depuis deux jours il n'avait pas une seconde interrompu son fatigant labeur. A chaque pas l'arrosoir se déversait en petites flaques qui claquaient près de ses sabots.

— Ah! ben! m'sieu Fauche, vous voilà! Fait, dur, pour sûr, à c'matin!

Il ne disait pas qu'il avait vu par dessus la tranchée, entre les arbres, s'élever le petit ballon de fumée du train qui repartait et qu'aussitôt, comme à un signal, il avait empoigné ses arrosoirs.

Fré D'siré, lui, sans lever la tête, tapait un peu plus fort sur son clou. La marine, depuis que la locomotive avait fini de tousser ses petits crachats, était en pleine activité. De ce train-là on aurait équipé une flottille de pêche en moins d'un siècle. Un clair soleil de fin de mai vernissait les jardins; les petites rides de l'eau étaient fines comme des mailles de filet. Dans chaque ride, des bouches de goujons riaient. C'étaient de vieilles connaissances à M. Fauche : depuis trois jours qu'il les laissait tranquilles, ils faisaient des cabrioles avec les chevennes, les perches et les barbeaux. Tous pensaient au petit panier avec lequel il partait pour la ville deux fois le mois et sans doute ils disaient qu'ils avaient maintenant un peu de temps devant eux.

Jean Fauche regarda du côté de la *Truite d'or*. Moya avait tendu sa tente de coutil à raies rouges et il était assis à une table, déjà flûtant un petit vin de pays, malgré l'heure matinale, avec le grand Cortise.

— Va bien là-bas? demanda Cortise en clignant de l'œil.

Il portait de hautes guêtres de cuir, une vareuse en pilou et des grègues bouffantes. Quand il éternuait, la montagne entière tonnait. On le voyait souvent dans les petits cafés à rideaux bleus relevés de nœuds rouges ou verts. Toutes étaient folles de lui.

— Pas mal, merci, répondit Jean Fauche en clignant de l'œil. On voyait bien que ses secrets étaient aussi ceux de Cortise.

Tout à coup, derrière le laurier rose dans sa caisse verte, il aperçut un large chapeau de paille blond à coque de foulard rouge comme

un gros pavot frisé. Une petite tête éveillée de brune là-dessous se levait avec des yeux de lumière noire. Très vite elle le regardait, étonnée, curieuse, comme si ses claires prunelles fraîches aussi se doutaient de ce qu'il était allé faire à la ville. Et M. Fauche reconnut la jeune fille qui l'autre jour était descendue du train avec ses cartons à chapeau.

Il n'aurait pu dire pourquoi il en ressentait un peu d'ennui. Peut-être il n'aimait pas voir de nouveaux visages. Il tourna un peu de temps dans son jardin. Voilà oui! Qui ça pouvait-il être ? Tous les cœurs de roses à la fois expirèrent leurs plus amoureux parfums pour fêter le retour de celui qui était parti et qui revenait.

Puis M. Fauche tira sur lui la porte de la maison.

III

La marine avait repris son aspect habituel. Fré D'siré çà et là donnait un coup de martéau sur un clou. Tantin Rétu, en traînant ses sabots, des seaux ou des arrosoirs à chaque bras, partait puiser de l'eau à la Meuse : il y avait toujours la moitié de l'eau qui s'était déversée avant qu'il arrivât à la maison. Ces événements surtout constituaient la véritable animation du port. Quelquefois Fré D'siré déposait son marteau, allumait une pipe, considérait un peu de

temps le fût de sapin en hochant la tête. Le bois était râpeux : il passait la main dessus, semblait conjecturer la difficulté de commencer le rabotage. Si Tantin arrivait dans ce moment, lui aussi s'arrêtait. Il déposait ses arrosoirs, se penchait sur le mât, puis il lui criait dans l'oreille :

— C'sera une affaire !

Fré D'siré le regardait de dessous ses sourcils épais, d'un air terrible il criait plus fort :

— Mâtin, oui, que c'sera une affaire.

Il paraissait toujours sur le point d'empoigner son vieux camarade par ses fonds de culotte : il ne lui pardonnait pas d'être moins sourd que lui. Tantin, docile, soumis, subissait son autorité en l'admirant. Il ne s'était jamais marié : Fré D'siré, lui, avait connu la femme. Il lui en était resté un goût de force et de tyrannie.

Il arrivait que M. Fauche, impatienté, tout à coup toussât derrière la haie de son jardin.

Aussitôt Tantin empoignait ses arrosoirs et à lents pas lourds, emplissant d'eau à mesure ses sabots larges comme des barques, il se remettait à talonner vers la maison. Fré D'siré haussait les épaules, méprisant, comme pour lui reprocher sa servilité.

C'était le temps des derniers repiquages. Jean Fauche, au petit jour, descendait jusqu'à la marine. Il humait un instant la senteur musquée du fleuve, bourrait sa pipe à long tuyau de merisier, heureux, détendu à la fraîcheur matinale. La chemise bouffante au dos, en braies larges de terrassier, il prenait ensuite son plantoir et fonçait de petits trous où il repiquait ses semis levés. C'était la petite famille des fleurs de l'été, les giroflées, les pensées, les phlox, les résédas, les balsamines, les essences à bonnes odeurs comme des âmes de douces aïeules fleurant dans les armoires. Jean Fauche se rap-

pelait la maison d'enfance : la grand'mère, le temps venu, s'en allait cueillir au jardin la marjolaine, le romarin, la lavande, le réséda. Les tiroirs en restaient parfumés jusqu'à l'an suivant.

Quand il avait fini de repiquer, délicatement il laissait couler l'eau des arrosoirs dans les trous. Tantin, courbé, les paumes de ses mains à ses genoux, émerveiflait comme si déjà il eût vu se former aux tiges la forme d'une fleur. Et puis petit à petit la chaleur montait, le soleil à son tour venait regarder derrière la haie les repiquages. Il fallait se dépêcher de les recouvrir avec les pots de terre rouge. Ceux-ci à la file ressemblaient à un village de petites maisons de plantes. On peut dire que M. Fauche avait une vraie âme d'homme de la terre. Chaque fleur était pour lui comme l'éclosion d'une de ses pensées. Il semblait aller à la messe chez le bon Dieu des matins. Et Tantin derrière lui faisait les gestes qu'il faisait.

A présent les barbeaux, les roches, les brochets pouvaient risquer à la surface un œil rond avec confiance. Depuis l'autre semaine qu'il était parti pour la ville, M. Fauche n'avait plus posé une nasse ni jeté une ligne. Il y avait bien le pêcheur du village d'au-dessus, mais ils s'arrangeaient pour ne pas remonter jusque-là. Quant à Bellaire, qu'on appelait le Chinois, celui-là n'attrapait jamais que le poisson dont ne voulait pas M. Fauche, quand ensemble, à pointe d'aube, ils pêchaient. Ce Chinois était un vieux juge retraité qui une fois était allé voir là-bas les hommes jaunes, on n'avait jamais su pourquoi. En vérité M. Fauche ne s'occupait plus que de son jardin. Il semblait que l'été lui eût fait signe par en haut de la montagne, là où chaque matin se levait le soleil. Et il se hâtait de tout mettre en place comme on échaude les pignons du village pour le temps où va

sortir la procession. Il avait l'air de ne plus se douter qu'il viendrait un matin où il lui faudrait songer à repartir pour la ville.

IV

Le grand chapeau à coque de pavot vint à passer comme il coiffait de ses pots de terre ses derniers repiquages. Il l'avait vu sortir de la *Truite d'or* à trotte-menu, en vrai chapeau de paille qui ne tient à la tête que par une épingle et ne demande pas mieux que de s'envoler. Depuis l'autre semaine, on l'apercevait partout, rond et clair comme un hélianthe. Il grimpait les routes, filait sous bois, passait l'eau en barque, siestait dans l'île à l'ombre des peupliers. C'était un

chapeau mutin, indiscipliné, tout à fait en vacances. M. Fauche maintenant savait à peu près la couleur des yeux qui étaient dessous, des yeux marron à petits semis d'or comme les cailloux rouilleux de l'eau, au passage des truites.

— Chouette, avait dit d'elle le grand Cortise un soir, aux pipées du cabaret.

Celui-là se connaissait en filles. Quand il avait dit « chouette! » d'une baucelle des villages, le photographe aurait pu passer.

— Peuh! avait fait Jean Fauche tranquillement.

Jean Fauche sans doute avait une autre image au cœur : il lui avait suffi d'apprendre que le chapeau de paille et les yeux marron à semis d'or s'appelaient mademoiselle Noémie Larciel. D'ailleurs le nom ne lui disait pas plus que le reste.

La petite personne, en passant devant le jardin, n'aperçut que le dos de M. Fauche, à croupetons devant ses pots, dans le gondole-

ment de sa chemise en grosse toile bise. Il parut déterminé à l'ignorer, s'absorba dans une contemplation obscure. L'ombre de ses fortes mains grattait sans nécessité la terre. Mademoiselle Noémie s'entêta : il la sentit derrière lui ; le chapeau de paille à son tour fit une ombre qui recouvrit l'ombre de ses mains.

Et il entendit une voix haute, légère, qui disait :

— Dieu ! la belle rose !

Cependant elle n'avait l'air de parler que pour elle seule.

C'était ou jamais le cas de montrer de la complaisance. Il n'aurait eu qu'à se lever, à cueillir la rose et à l'offrir avec un geste amusé, le bras rond. Tant d'autres l'auraient fait ainsi qui n'avaient pas d'aussi belles roses à leur espalier ! Le grand Cortise n'eût pas manqué l'occasion ; il connaissait les belles manières ; il avait

une grosse voix douce et grasse comme le merle.

M. Fauche tira une forte bouffée de sa pipe et se tut comme s'il n'avait rien entendu. « Si elle croit m'amadouer ! » pensa-t-il. Il avait un peu chaud dans le cou.

L'ombre du chapeau glissa, s'éloigna et il regrettait à présent de ne pas lui avoir offert la rose. Sûrement elle le prendrait pour un balourd, un butor. Il n'aurait pas été fâché qu'elle revînt sur ses pas. Il se dressa à petites fois, regarda par dessus la haie : elle allait dans le sentier de la grande prairie, le long de l'eau, sans tourner la tête. Mais le chapeau soudain eut un petit mouvement de dépit ; il oscilla, retomba sur l'oreille... La petite personne n'aurait pas dit autrement ce qu'il avait pensé qu'elle dirait de lui :

— Quel ours !

« Bah ! Qu'elle pense de moi ce qu'elle voudra ! Un peu que je m'en soucie ! »

Il siffla entre ses dents, rentra se laver les mains à la pompe et tout de même il n'était pas content. C'était comme si le soleil lui eût mangé ses repiquages. Tantin justement revenait du fleuve avec ses arrosoirs. Il les posa à terre ; il riait dans sa barbe grise ; sa bouche large ouverte tirait de côté son profil de cheval.

— Alle est avenante, fit-il, alle m'a appelé par mon nom, j'sais pas qui a pu lui dire. Alle m'a demandé à comment que j'allais avec ma santé.

— Qui ça ? dit M. Fauche, blessé qu'elle eût pu faire attention à ce vieux sot de Rétu.

— Bé ! pardi ! la petite dame d'chez Moya.

— Et quoi que tu lui as répondu, voyons, dis ?

— J'lui ai dit qu'alle était ben honnête, que ça allait sur mon ordinaire.

M. Fauche faisait claquer sa langue au palais

— Bon... bon... tu ferais mieux de prendre attention à ne point t'inonder les sabots.

Tantin riait d'un rire sans bruit de brochet.

— Les sabots... Ah! ben!... Ah! ben...

Et quand il fut certain que M. Fauche était remonté à son atelier, il descendit vers la marine, moulinant des bras, pour raconter son histoire à Fré D'siré. De loin il le hèlait; mais le sourd demeurait le marteau en l'air, sans bouger. Alors, traînant ses sabots, il venait à lui mystérieusement et lui coulait dans l'oreille :

— Ecoute cun'miette. T'as vu à t'a l'heure la petite dame d'chez Moya? Ben, v'là.

Encore une fois sa grande bouche de brochet demeurait ouverte dans un rire sans fin.

— J'te dis qu'à mon âge naturel ça s'rait pas passé comme ça. On s'aurait causé, et puis... Dame! et puis...

— T'es assoti, fit le sourd. Moi, j'ferais plus seulement ça pour les avoir toutes ensemble.

Mes sangs sont passés. A présent faut que j'souque. Y a pas... Y a pas.

Fré D'siré ne pouvait décapiter un œuf sans se carrer comme un hercule. Ça lui était resté du passé ; il aimait raconter qu'au régiment il avait « tombé » tous les hommes, sans excepter le colonel. Il gonfla le dos, troussa ses manches de chemise jusqu'aux biceps, apparut à Tantin Rétu dans la majesté de sa force. Et il le secouait par les épaules comme un prunier.

— T'entends-t'y ! T'entends-t-y ? Faut je m'y mette, à ce mât ! Et quand c'sera fait, t'iras le dire à mes amis du gouvernement pour qu'i m'donnent eun'pension, eun'pension que j'te dis, bougre de nom !

On pouvait dire encore une fois que la marine était en pleine activité.

V

Quatre heures du matin. Un brouillard bleu finement fume sur le fleuve. Le jour vient regarder au-dessus des monts si les gens du village sont déjà éveillés. Il voit là, dans la barque, deux hommes debout, aux plis lourds des cabans. Jean Fauche a tiré son feutre sur les yeux et Bellaire, l'homme qui a été en Chine, s'est entouré la tête d'un quatre-nœuds : Bellaire est sujet aux rhumes de cerveau. Le jour rit doucement de les voir déjà à cette heure

sur le fleuve quand tout le monde dort encore. Même le coq du clocher demeure immobile : la campane ne sonnera la diane des âmes que quand une petite spirale de fumée aura tire-bouchonné du toit de la cure. Et c'est très bon, ce grand paysage bleu qui tremble au fond du brouillard, si léger qu'on n'aperçoit devant soi que de l'air et de l'eau.

Il y a déjà une demi-heure qu'ils sont là, jetant leur ligne ; et quand la ligne de M. Fauche va à droite, celle du Chinois aussi va à droite. Le fleuve les entraîne, les flotteurs dérivent, et alors Jean Fauche d'un coup de poignet fait siffler sa ligne en l'air. Celle de Bellaire siffle également. Bellaire est comme la doublure des gestes de son ami : il le regarde du coin de l'œil pour l'imiter. Quelquefois une touche fait danser le bouchon, un poisson tire dessus ; M. Fauche attend le bon moment pour donner le coup de poignet. Et houp ! C'est un barbeau qui au bout de la ligne bat de la queue.

Bellaire par imitation très vite à son tour fait sauter sa ligne. Mais rien, pas le moindre goujon.

Il faut voir comme délicatement Jean Fauche sait détacher le poisson. Il lève le couvercle de la bannette et le barbeau peut barboter en famille avec le reste de la pêche. Il arrive aussi qu'il vient du brochet à l'hameçon : celui-là n'est point commode à capturer : la ligne danse, plie, vole en l'air : à la fin cependant l'adroit M. Fauche en a raison.

De petits nuages nacre de perle boursouflent le ciel, à la crête des monts d'en face. Le matin descend dans la vallée par un chemin de roses, comme un roi. Une rougeur se reflète au loin sur les maisons, de l'autre côté du fleuve. Et à présent de légers ballons de fumée commencent à rouler sur l'eau, comme de la nuit qui s'en va à la dérive. Un petit vent frais fait des trous clairs en haut.

Alors un rideau s'agite à l'une des fenêtres de la *Truite d'or*. Des roses ont fleuri la vitre, comme si le matin qui entrait partout était entré là aussi. Et Noémie Larciel regarde ce singulier garçon de Jean Fauche qui l'autre jour se tenait penché sur ses pots de fleurs pour ne pas avoir l'air de l'entendre et qui, depuis, lui fait envoyer des roses tous les matins par le vieux Tantin.

Elle lui trouve belle mine sur sa barque : le Chinois à côté ne lui vient pas à l'épaule : et tout à coup il jette la ligne : la ligne caracole en lacets et semble vouloir décrocher les petits nuages roses du ciel.

Le visage aux yeux de sommeil demeure un instant derrière le rideau. La Meuse doucement boit la chaleur matinale : les vapeurs, en longues spirales de fumées, rasent l'eau toujours plus loin. La montagne, à contre-matin, est fluide et mauve, noyée dans du rêve. Les

petits nuages roses s'effeuillent comme un bouquet : il n'en reste bientôt plus qu'un qui tourne la boucle de l'île. Doucement le rideau retombe : il semble faire un peu plus silence dans toute la nature.

M. Fauche repose sa ligne et allume une pipe. Il cligne des yeux vers la fenêtre. Il pense qu'il y a derrière le rideau, dans l'ombre fraîche de la chambre, une amusante petite chose de vie. Mais rien ne bouge : le sommeil a fermé les paupières qui tout à l'heure étaient levées. Quand un peu plus tard la fenêtre s'ouvrira, la barque aura disparu.

VI

M. Fauche avait trois barques : l'une, longue, effilée, avec son réservoir à poissons dans le milieu, lui servait à pêcher ; avec l'autre, plus lourde, arquée de nervures fortes, il allait jeter l'épervier en pleine eau, là où il n'y a plus d'îles. Il attendait que Fré D'siré se fût mis à son mât pour naviguer avec la troisième. Mais sans doute, comme il y a un temps pour le passage des grues, des sarcelles et de la grive, le moment n'était pas venu encore pour com-

mencer ce grave travail. Le sourd prenait ses mesures, passait ses paumes râpeuses sur le bois et attendait comme attendait son maître, comme le printemps attendait que ce fût l'été.

Tantin, de son côté, ne se montrait pas pressé : il avait confiance, il était sûr que la besogne, une fois entamée, ne chômerait plus. L'affaire était d'en finir avec les clous et la peinture du bachot à Moya, l'hôtelier : le reste arriverait à son heure; et, avec Fré D'siré, on pouvait à la rigueur savoir quand une chose était commencée, on ne savait jamais quand elle finirait. Tantin Rétu trouvait qu'ainsi la vie était bonne. Il continuait à verser ses arrosoirs dans ses sabots; il fumait ses vingt pipes par jour; et comme il avait trouvé l'autre soir une pauvre petite chienne errante à sa porte, il l'avait adoptée et l'habituait à marcher derrière ses talons.

Si elle était venue par la grande route ou par les sentiers de la montagne, personne n'aurait pu le dire. Tantin, en rentrant, l'avait aperçue, couchée sur son seuil. Jamais ça ne lui était arrivé d'être attendu par quelqu'un, bête ou créature ; et pour la première fois de sa vie il avait eu l'émotion de se sentir bon à quelque chose. La chienne, avec des yeux humbles et frais, l'avait regardé en agitant la queue. Elle avait le dos et les côtes en cerceau : il lui avait fait une place près de son lit dans la maison. Et au bout de deux jours il l'avait appelée Finette : il s'était rappelé une passion de ses vingt ans qui portait ce nom.

Finette à présent ne le quittait plus. Elle semblait, en ayant perdu tant d'autres, craindre de perdre à son tour celui-là. Et il lui parlait ; elle le regardait de ses prunelles humides en agitant son bout de queue ; tous deux se comprenaient. Sa venue, d'abord, avait agité les autres chiens de la marine. Ils étaient deux, le

petit Spitz de la vieille Hollemechette, sournois, museur et rusé, et le fox à trente-six pères des Moya, faraud et rageur, avec une tache d'encre comme de grosses bésicles autour des yeux. Très vite, d'ailleurs, l'un et l'autre s'étaient montrés bienveillants. Tantin même avait conçu quelque inquiétude quant à la rigidité des mœurs de Finette : il faisait bonne garde.

Noémie Larciel, de la terrasse de la *Truite d'Or* où, en petite robe rose, elle se posait entre deux envolées vers la montagne, s'amusait beaucoup de cette animation du port. Tantin quelquefois, ses arrosoirs au bout des bras, se plantait près de la bâche, salivant sur sa pipe, et d'une voix mouillée disait avec un clin d'œil :

— Alle est eun' miette carnassière... Pour sûr qu'alle l'est. Mais les bêtes, ça n'a pas de raison, pas vrai, moiselle ?...

Noémie n'avait pas compris tout de suite.

— Carnassière ?

Alors, retirant sa pipe de sa barbe, la bouche écarquée, sa grande bouche de brochet, il lui avait expliqué.

— Ben sûr, carnassière, rapport à l'affaire donc.

— Ah ! quel vilain mot, m'sieu Tantin !

— J' dis pas non, mais voilà, ça s' dit. J' dis point autrement que les autres y disent.

Et il l'admirait rebrousser, de sa petite main aux doigts d'enfant, le jaune poil rèche de la chienne. Il en avait bon au cœur.

Noémie tout de suite était devenue le rire frais de l'hôtellerie. C'était le temps du chômage pour les Moya : il ne venait un peu de monde qu'à la saison des prunes, et plus tard aux mois de la chasse. Quelquefois quelqu'un entrait prendre une chope au comptoir et puis ressortait. Le soir seulement on était une tablée de six à huit, buvant du péquet et jouant aux cartes, dans le grand silence du village. Fauche, le

grand Cortise, Bellaire étaient des habitués. La veillée se prolongeait à abattre du poing les cartes sur la table. A minuit Bellaire se levait. M. Fauche et Cortise demeuraient les derniers. Et tout de même à la fin le grand Cortise à son tour, droit dans ses guètres, détalait.

Noémie, dans un demi-sommeil, l'entendait de sa grosse voix ronflante chanter sur la route : quand celle-ci montait, la voix montait avec elle, et puis, après un petit temps, la route tournait. Un pas qui battait la marine, une porte qui se fermait : c'était Jean Fauche qui à son tour rentrait.

Cortise était un vrai gars de la montagne, chassant, tendant aux grives, coupant lui-même son bois. Il habitait devant le fleuve, à une demi-heure de la *Truite d'Or*, un petit châlet qu'il s'était construit à mi-côte. Il avait sa barque à l'eau comme M. Fauche. C'étaient, en somme, des heureux de la terre.

Cependant Jean Fauche était plus simple que Cortise. Celui-là, avec son dandinement, sa grosse vie bruyante, ses éclats de voix et ses grands gestes, avait un air suffisant et luron qui déplaisait à Noémie. Quand il regardait une fille, c'était comme s'il tenait un perdreau au bout de son fusil. Personne ne montait au châlet qui n'en descendît la tête à l'envers, tapé par ses bourgognes et ses petits moselles. Noémie ne lui pardonnait pas d'avoir, un jour qu'elle passait, poussé le coude à M. Fauche en claquant de la langue. Celui-ci, au contraire, réservé, les yeux doux, un peu en dedans, comme on disait, lui inspirait de la confiance. D'ailleurs, il s'apprivoisait : à l'heure de l'arrosée, ses manches de chemise gondolant au vent du matin, il levait la tête par dessus la haie et lui tirait son coup de chapeau. Une fois elle avait répondu :

— Bonjour, m'sieu Fauche.

C'était un commencement de connaissance.

La vieille Hollemechette estimait qu'il pourrait bien s'en suivre quelque chose. On était libre de ne pas penser comme elle.

VII

Noémie maintenant savait par Tantin que cet ours de M. Fauche après tout était un brave cœur. En le prenant à son service, il lui avait acheté un lopin de terre avec une petite maison, Tantin, dans ce pays de rocs, avait été carrier : un éboulement lui avait cassé les reins; il n'y avait pas d'autre raison ; et il répétait :

— Ça c'est un homme ! Y en a pas comme ça ! Pour sûr, en a pu !

Dans sa ferveur, encore une fois il renversait son arrosoir dans ses sabots.

Tout de même Noémie restait un peu troublée. L'autre fois, la vieille Hollemechette lui avait révélé que ce n'était pas pour rien que M. Fauche partait tous les quinze jours pour la ville, avec sa sacoche et son panier de poissons.

— Ce qu'i va-t-i faire à la ville, c'est point moi qui vous le dira, et pour sûr, i vous le dira point non plus.

Cette commère de Hollemechette avait eu alors un gloussement comme une poule qui a laissé tomber son œuf.

On ne savait plus depuis combien de temps elle habitait sa maison du bord de l'eau, à dix mètres au-dessus de Jean Fauche. Le bon Dieu de l'église était moins vieux qu'elle : et elle vivait là, seulette, sarclant son jardin, nettoyant son carreau, une cendrinette par dessus ses cheveux, aux écoutes du bruit qui venait des ménages.

Noémie n'aurait jamais cru qu'un homme pût avoir une vie à la fois plus dissimulée et plus franche. Il se levait à trois heures, détachait sa barque, allait jeter la ligne aux endroits où il avait amorcé la veille ou bien il partait relever ses nasses et ses verveux. Le soleil n'était pas levé, le matin frisquet lui coulait dans le sang comme du lait. Il goûtait là une sensation qu'ignoraient les pauvres diables harassés des labeurs de la veille et pour qui le sommeil est toujours trop court. Le brouillard remontait, une petite chaleur passait et M. Fauche rentrait amarrer sa barque, comme un homme qui a gagné sa journée. Après cela, il ne lui restait plus qu'à arroser ses parcs et à regarder passer les bateaux. Quelquefois, dans l'après-midi, on le voyait enfiler la route et marcher jusqu'au châlet du grand Cortise. Ils ne manquaient pas de sujets d'amusement. On vidait das bouteilles. au frais sous la tonnelle épaulée au mur en moellons de

la terrasse. De là, la vue s'étendait au large, jusqu'aux îles : ils riaient des pauvres petits pêcheurs assis sur la berge et qui, après des heures, finissaient par attraper un grévis. Ceux-là ne payaient pas licence : ils ne possédaient pas de sûrs engins, achetés bon prix chez le marchand. Les barbeaux, les chevennes, les brochets avec leur rire aux dents de scie venaient à un pas les narguer. Et l'un et l'autre, grands draîneurs de poissons, se racontaient leur pêche du matin. Tous deux par habitude trichaient un peu sur le poids. Il y avait là aussi à quelques brasses du châlet, un grand fond où, à la chauffe de l'après-midi, ils aimaient tirer leur coupe. L'eau verte frangeait leur nage, soyeuse, berçante et lourde. Tout le fleuve roulait sur leurs plongées. Ils fendaient les nuages d'argent, les chevelures vertes des monts, l'énorme criblée de soleil qui piquetait le fleuve d'un frétillement d'ablettes. Après des heures à jouer comme des marsouins, enfin ils remontaient se

sécher, échoués dans les joncs de la rive. On pouvait dire que c'étaient là de pleines journées de fainéants.

Noémie estima que de ce train-là, M. Fauche ne devait pas faire beaucoup de peinture. Et c'était la vérité : M. Fauche, comme Fré D'siré avec son mât, était toujours sur le point de commencer quelque chose. Et puis il attendait au lendemain : ensuite arrivait le samedi. Hollemechette invariablement était sur le pas de sa porte quand Jean Fauche, avec sa sacoche et sa bourriche à poissons, partait pour la ville.

VIII

Il était bien huit heures quand, ce matin-là, Noémie descendit prendre sous la tente son café du matin. Elle s'était beaucoup fatiguée la veille à courir dans la montagne : elle avait été cueillir pour son herbier des euphorbes et des seaux de Salomon à la lisière d'un bois, très loin. Les brassées d'éthuses, de jacobées, d'anthémis, de centaurées et de sauges qu'elle avait rapportées parfumaient sauvagement la salle à manger de la *Truite d'or*.

Madame Moya, très grosse, les bras nus, ses poings aux hanches, guettait sur le pas de la porte la rentrée de son mari qui était parti s'approvisionner à la ville. Moya était de ceux de qui l'on peut dire qu'une fois sortis, on ne sait pas quand ils rentreront.

— Ah! mamzelle Noémie, fit-elle, c'est-y pas de quoi vous tourner les sangs? Moya est parti à la montée du premier train du matin et y a pas d'apparence qu'y revienne avant le train d'onze heures. Sûrement il est quéque part à boire des chopes à la ville ou à regarder pêcher les gens par dessus les ponts. C'est-y pas un malheur? D'autant que j'ai à ce midi M. Cortise et ses amis à dîner.

Elle cligna de l'œil.

— C'est pas M. Fauche qui manquerait sa rentrée du lundi; je l'ai vu passer à t'à l'heure. J' sais pas pourquoi on lui en veut, à c' t'homme: ses affaires sont pas les nôtres, pas vrai?

— Et M. Fauche est de la partie, madame Moya?

— Pour sûr. M. Cortise et lui, c'est comme l'ongle avec le pouce.

Noémie finit de tremper ses dernières mouillettes. Justement passait Tantin avec ses arrosoirs, traînant Finette derrière ses sabots ; le fox et le spitz venaient ensuite. Jamais la marine n'avait déployé plus d'activité. Le sourd tapait des coups de brosse dans la panse de la barque. La pointe d'un grand nuage blanc arrivait voir au-dessus de la montagne d'en face.

— Bonjour, m'sieu Tantin ! Déjà au travail ?

— Bé, dame ! L' bon Dieu nous a mis pour ça sur la terre. Et tout d' même, c'est 'cor' pas nous qui l'avons le plus dur.

Il joignit ses mains en cornet et cria à Fré D'siré :

— Hé ! D'siré ! C'est-y point vrai que ça n'est pas nous qui l'avons le plus dur !

D'un grand geste, l'autre brandissait sa brosse :

— N' dirais point ça si tu travaillais comme moi, feignant !

Noémie prit une tranche de pain et se dirigea vers le fleuve. Chez M. Fauche, les rideaux battaient au vent dans le carré de la fenêtre ouverte. Une bonne paix fraîche venait des chambres. La vieille servante Manette, le dos en boule, balayait le vestibule, roulant les petits tas de poussière au jardin.

Noémie s'avança à la pointe de l'embarcadère où abordait le passeur et se mit à émietter du pain. Tous les petits poissons, avec leurs bouches carrées, pointaient du fond ; elles s'ouvraient roses et claires, comme des fleurs ; et chacun donnait un coup au pain qui descendait et remontait. A la fin un gros poisson d'une goulée l'avala. Et une bulle d'air crevait à la surface, au centre d'une infinité de petits cercles comme un jeu de bagues. Le soleil déjà était haut ; l'ombre se reculait de l'autre côté de la montagne. On voyait sous l'eau comme au fond d'une âme.

IX

Une bouffée de tabac tout à coup tournoya, parfuma l'air derrière elle. Elle se retourna ; c'était Jean Fauche qui était sorti de sa maison et à pas légers dans ses pantoufles, venait jusqu'au débarcadère.

— Tiens, m'sieur Fauche, vous voilà donc rentré ? disait-elle.

Il la regarda de côté comme si elle aussi allait avoir le rire sournois des femmes qui sur le seuil des portes, faisaient danser leur savate

au bout de l'orteil quand, rentrant de la ville, il passait dans les ruelles.

Il fut surpris de la voir toute sérieuse, les yeux posés droit sur les siens avec honnêteté. Il tira sur sa pipe; il était un peu gêné, les paupières plissées, et maintenant il avuait vers l'autre rive.

— Bien oui.... On va, on revient, dit-il.

Il parlait comme un homme qui n'attache pas plus d'importance à la réponse qu'à la question.

Le grand silence bleu du matin les enveloppait; une voix dans la montagne semblait descendre du ciel. Chez Hollemechette la pendule sonna dix coups.

Il eût bien voulu lui dire quelque chose à son tour, mais il ne trouvait pas les mots. Il regardait monter du fond les goujons qui arrivaient piquer au pain. Comme elle se penchait un peu, la clarté rose de son visage sous le grand chapeau de paille tremblait en longs vermicelles. dans l'eau. Le frétillement d'argent des

poissons ensuite glissait sur son image, et ressemblait au rire de ses dents. Après tout mieux valait peut-être se taire : il n'aimait bavarder qu'avec son ami Cortise. Celui-là d'ailleurs savait parler pour trois.

M. Fauche serait resté ainsi longtemps à observer le manège des poissons si tout de même à la longue il ne s'était senti devenir ridicule. Une onde de sang lui courut sous la peau. Il retira sa pipe de sa bouche.

— Ça ferait déjà une friture, dit-il enfin en riant timidement.

D'un tour de bras, elle jetait très loin un dernier morceau de croûte, et elle disait :

— Oh ! moi, je n'aurais pas le courage. C'est bien trop joli en vie.

La croûte plongea.

— C'est une chevenne, fit Jean Fauche, je reconnais la touche. Mais le pain, ça n'est pas de son goût. Lui faut de l'avoine, du sang caillé ou du fruit, n'importe quel fruit, cerise, groseille, raisin.

Maintenant il ne tarissait plus : il aurait discouru pendant des heures sur les diverses manières de capturer le poisson. Il amorçait avec du pain de chènevis s'il s'agissait du barbeau. Mais tout de même le barbeau est têtu : à l'arrière-saison, quand l'eau se froidit, il ne mord plus au chènevis : alors le ver est préférable. Le goujon, lui, se pêche sur fin gravier à 50 ou 60 centimètres d'eau. On gratte un peu le gravier. C'est des vers aussi qu'il lui faut.

Quant au brochet, on l'amorce au poisson mort; on descend au milieu du fleuve; on tape à droite et à gauche. Le brochet a des yeux d'homme pour voir au-dessus de l'eau. Il faut lui donner confiance, pas de ligne trop grosse, un fin crin marin, ou un fil de cuivre mou, bien recuit. Une fois, par un temps de grand vent, il en avait pris un de vingt-cinq livres. Il avait

déroulé trente mètres de ligne. Pendant plus d'une heure il avait dû travailler à l'amuser et à le flatter pour le noyer.

— Noyer le poisson ? fit Noémie.

— Ça se dit. On noie le poisson à force de le lasser. Mais allez ! il sait se défendre : c'est une vraie lutte à qui aura le dernier mot. Et quelquefois c'est le pêcheur qui se noie... Il y a là-dessus des histoires. Tout le monde vous contera celle de Jean le Châlé, le plus vieux pêcheur du pays et qui connaissait tous les tours. Le Châlé n'avait jamais moins de cent livres de poisson dans sa bannette. Il se levait à trois heures du matin l'été, au petit jour l'hiver; y avait personne pour attraper comme lui des brochets. Eh bien ! une fois, c'est le brochet qui a tiré le plus fort. On a vu au matin la barque filer à la dérive. Quand on repêcha le Châlé dans la journée, il était enficelé dans ses trente mètres de ligne.

Noémie l'écoutait parler, les sourcils hauts.

— M. Fauche, dit-elle singulièrement, est-ce que le vieux Châlé aussi allait porter son poisson à la ville dans un petit panier ?

Elle était sans ironie ; un pli lui fronçait les sourcils, une légère ride d'impatience, comme si elle se vengeait d'avoir été jouée par lui.

— Pourquoi me demandez-vous cela ? fit il.

— Parce qu'alors, il y a peut-être quelqu'un qui l'aura regretté.

Elle partit en sautant sur un pied, puis sur l'autre. Sa robe rose se gonflait comme un petit nuage au matin. Son chapeau de paille lui était tombé dans la nuque, rond comme un soleil. Quand elle fut un peu loin, elle se retourna et cria dans ses mains, en traînant la voix :

— Au revoir, monsieur Fauche... Bien du plaisir.

Elle avait une grâce gamine et envolée de petite fille en vacances. Son rire sonnait la gaîté du merle dans les pommiers.

Et à son tour avec la main il la saluait, ennuyé que la vieille Hollemechette se fût avancée sur sa porte pour mieux les voir l'un et l'autre. « Quelle sotte idée j'ai eue de lui envoyer des roses, songeait-il. A présent elle se moque de moi. »

Il remonta vers sa maison et comme là-haut il ouvrait la fenêtre de son atelier, il entendit la petite chanson qu'elle chantait en tournoyant aux lacets de la montagne. Il ne comprenait pas les paroles de la chanson.

X

Cette bonne âme simple de Noémie avait une grâce de nature à laquelle on ne résistait pas. Les gens tout de suite l'avaient aimée comme une enfant du pays. Ah ! elle n'était pas fière, celle-là ! Et brave donc, et honnête ! Tout le monde maintenant savait que les médecins l'avaient envoyée dans la montagne pour se remettre d'une grave anémie.

Si du moins elle avait pu emmener sa petite classe de la ville pour courir ensemble les bois !

C'est ça surtout qui la tourmentait ! Elle leur aurait appris les essences, la germination, la vie des bêtes. Avec de la couture, des notions ménagères et de la sagesse, il n'en fallait pas plus pour faire de bonnes femmes. Noémie exprimait là des idées qui n'avaient rien de commun avec la pédagogie. C'était une petite tête personnelle et volontaire et elle la portait droite sur ses épaules, aussi haut qu'elle pouvait.

Il arriva que tout de même, au bout de la troisième semaine, elle eut une petite classe qu'elle s'était faite avec les petits garçons et les petites filles d'en haut qui n'en avaient pas.

Ils avaient poussé là comme la graine des terrains incultes, au hasard du vent et de la vie. Les parents disaient qu'après tout eux-mêmes avaient bien vécu sans savoir signer autrement que d'une croix les papiers que leur apportait

le garde-champêtre. Et pour ce qui était de chiffrer, ils taillaient des encoches dans un bâton : le compte se faisait aussi bien qu'avec de la craie sur une ardoise.

C'étaient surtout les carriers d'un hameau à mi-côte, perdu derrière un bois de seigneur, qui raisonnaient ainsi. La vie leur était rude : ils habitaient sous des toits de chaume, avec un petit champ conquis sur le schiste et qui leur donnait des fèves et des pommes de terre.

Noémie tous les matins montait jusqu'au hameau. Elle frappait dans ses mains et de derrière les haies, à petits talonnements de pieds nus, il sortait des enfants à la file comme les gorets roses que le pastoureau mène à la pâture. Cela s'était fait à petites fois, en causant avec les mères : les fèves non plus ne poussaient pas tout d'un coup.

Une, deux, une, deux, tous les petits pieds

ensemble battaient le sol; et en bande on partait pour la lisière du bois. Ensuite elle les asseyait sur un rang, les mains aux genoux, et elle leur contait des histoires, leur apprenait à compter jusqu'à vingt. Elle leur enseignait aussi qu'il fallait aimer l'oiseau qui mange les mouches, le chat qui prend les souris, le chien qui est le compagnon de l'homme.

C'étaient là, après tout, des choses un peu nouvelles pour ces petites têtes sauvages aux yeux noirs comme des baies de prunellier. Quelquefois elle disait, comme à l'école là-bas :

— Que celui-là qui a compris lève la main.

Et elle levait elle-même la main.

Presque toujours les filles avaient compris avant les garçons, plus lourds et distraits, regardant bouger des proies dans le taillis.

Il fallait voir comme elles étaient toutes là, le cœur tendu et la bouche ouverte, avec un

feu dans leur prunelle ronde. Toutes les petites mains sales se levaient à la fois comme les oisillons au bord du nid lèvent leur bec jaune quand la mère oiselle leur apporte la becquée.

Noémie s'était prise de bonne amitié pour ces petites pauvres qui sentaient la bruyère et la fumée des âtres. C'étaient aussi de petites pauvres que se composait sa classe à la ville, mais elles n'avaient pas, comme celles-ci, l'air libre de la montagne : elles inclinaient sur l'épaule de pâles visages de souffrance. Elles lui en étaient d'autant plus chères. Il avait vraiment fallu l'ordre des médecins pour qu'elle se décidât à les quitter. Et elle se rappelait le jour, où elle leur annonça qu'elle allait être momentanément remplacée par une autre maîtresse. Elles se pendaient à sa robe, lui baisaient voracement les mains en pleurant et criant comme si jamais elle n'eût dû revenir. Ah! la bonne et tendre humanité que celle qui, pour avoir le courage de vivre, ne possède que son cœur!

La classe au hameau durait une heure. Il était temps de finir quand l'une après l'autre, les filles se mettaient à battre de l'œil et que les garçons se talochaient. Alors Noémie encore une fois tapait dans ses mains et la bande comme un vol de moineaux se dispersait. Il y avait toujours une jatte de lait frais pour la petite robe rose avant qu'elle redescendît de la montagne.

Le bâton ferré à la main, Noémie se lançait sur les pentes, chantant sa petite chanson. Ses brodequins à clous, lacés étroitement, s'emboîtaient aux saillies. En piquant la roche à la pointe du bâton, elle allait, sautillait de bosse en bosse.

Les gens d'en bas levaient la tête et lui faisaient signe de prendre attention. Elle agitait comme un drapelet son mouchoir, toute petite

et volante comme les demoiselles aux ailes bleues qui ondulent au-dessus des roseaux.

Et toujours la petite chanson vibrait, frémissait comme le chant de l'alouette dans la nue.

Va, và, petite chose de vie !
Comme la graine sortie du van,
Tourne au vent de la folie,
Sois la chose folle qui tombe d'un ciel.

Quelquefois la voix tremblait un peu, comme le pied aux passages dangereux; et de nouveau ensuite, l'alouette filait son clair grisollis, et c'était vraiment la petite chose folle qui semblait tomber du ciel.

— Ah ! mamzelle, disait madame Moya quand, toute chaude de sa course, les cheveux en cardées, des échardes plein les mains, elle rentrait enfin dîner, pour sûr il vous arrivera malheur ! Pensez donc, si le tournis vous prenait !

— Que nenni ! ma bonne mâme Moya, j'ai la tête solidement plantée sur les épaules. Vous savez bien que je suis un garçon.

— Tout de même...

C'était plaisir ensuite de la voir à petites quenottes féroces dépecer sa côtelette, avec deux filets de jus lui mouillant les coins de la bouche.

— Ah! que c'est bon, mâme Moya! riait-elle. J'mange! j'mange! Je m'fais du beau sang rouge. Il me semble que je l'entends chanter en moi comme les petits ruisseaux à bouillons clairs qui descendent de la montagne. Allez! Je n'ai pas toujours le temps de manger à ma faim à la ville! Faut se lever au petit matin, galoper dans la pluie, la neige. Il y a des fois que mes jupes fument comme une lessive, quand je me sèche près du poêle! Et quand vient midi, l'appétit s'en va de songer qu'il y en a parmi mes petites qui ont à peine une bouchée à se mettre sous la dent. Tout n'est pas rose dans le métier!

Et un peu de mélancolie lui venant à la pensée de la rentrée, elle tenait droits ses yeux devant elle.

— Bon! bon! Vous tourmentez pas d'ici-là!

disait l'hôtelière. C'sera toujours assez tôt quand le moment sera venu.

— Allez! vous avez bien raison. Mais voilà, mes petites, vous le savez, c'est comme une part de moi restée en arrière. Et alors, de demeurer ici ou de repartir, je ne sais plus ce qui me tient le plus au cœur.

Elle avait pris l'habitude de patoiser, avec l'accent brusque et chantant qu'ils avaient tous et qui leur roulait aux dents comme les pierres de la montagne leur roulaient sous le pied. Elle se sentait ainsi plus près de leur humanité cordiale, dans leur vie confiante et courageuse. Eux aussi, avec leurs gros cœurs simples, s'apprivoisaient plus facilement à cette musique rude qui leur sonnait aux oreilles des airs connus.

XI

Et puis c'étaient les bonnes après-midi de soleil. Elle enfilait l'une des trois venelles qui partaient de la marine, longeait les murs bas en moellons du pays qui bornaient les clos, s'arrêtait un instant à humer la fine odeur des pois fleurissant les ramettes. Çà et là Noémie poussait une barrière : un vieil homme doux, sa cloche de paille dans la nuque, en bras de chemise, binait ses salades, sarclait ses plants de carotte ou de pourpier.

— Tiens, c'est-y ben vo, mamzelle ? Mais n'-tez donc pas dans l'mitan de la porte, la femme est là qui défourne ; s'ra ben contente d'vo dire eun' petite parole d'amitié.

— Laissez donc, j'fais qu'entrer en passant. Ah ! y a promesse de rapport... Pour sûr, vous aurez de l'agrément de votre jardin c'te année.

— Y pousse dà ! y n'fait que c'qu'y doit faire, pas vrai, mamzelle ? C'te garce de terre n'vous rend jamais qu'approchant tout le mal qu'on s'donne pour en retirer l'argent et la graisse qu'à vous coûte. Si tant est seûment qu'y pourrait tomber un peu d'eau à cause d'la sécheur !

Tous les petits champs s'émaillaient comme des chemins de procession, avec des cœurs de pensées, des iris bleus et des lys safran entre les groseilliers, les cassis et les poiriers en pyramide. Des plants de fraisiers déjà se nouaient. Les choux commençaient à rondir. C'était une

bénédiction comme tout montait! La terre légère et blonde bleuissait dans l'ombre. Les derniers pommiers ressemblaient à des mariées avec leurs bouquets roses et blancs. Et de la prairie il venait une senteur d'herbes mûrissantes.

Tout le monde au village, malgré ses peines, était heureux. On ne pensait plus qu'à regarder travailler le bon Dieu. Par dessus les petits murs, les vieux fumaient leur pipe en causant avec les femmes qui buandaient ou coupaient de la fourrée pour la vache. La lessive fraîche, toute azurée de ciel, herbait sur l'épine en fleur des haies. La lumière était jeune, fluide, amoureuse et semblait avoir été aussi lavée à la rivière. C'étaient les chats qui étaient contents, le dos en boule au soleil!

Noémie était une connaissance partout où elle passait. Elle poussait en riant la tête dans

les chambres. Elle écartait les feuillages derrière lesquels une aïeule dans sa cahière tenait ses mains ouvertes sur ses genoux. Un vent chaud doucement soufflait sur les berceaux. Tout était prêt pour l'été qui arrivait par les chemins d'en haut. Les perches à haricots en faisceaux s'appuyaient au tronc du noyer, près des hangars où s'épuisait le bois de l'hiver. Les échelles près des chêneaux du toit attendaient que la poire fût mûre. On vivait là comme en de petites arches de Noë. Et les courtils sentaient bon les ramons et les bottes de genêts fraîchement coupés pour la chauffe des fours à pains. Une odeur tiède de miel et de résine levait par bouffées. Noémie, du battement fin de ses narines, s'en grisait, les yeux à demi fermés, avec une sensualité de petite chatte qui boit du lait. C'était si lointain, cela venait du fond des âges, ce fumet de bois et de soleil, comme l'âme antique de la terre! Elle redevenait la petite paysanne de sa race à le sentir passer dans

l'air. Et des souvenirs remontaient : elle se rappelait que, toute petite, sa mère quelquefois l'amusait de l'histoire d'une grand'tante, tante Pépète, qui avait des cochons et vivait, très vieille, toute seule, ayant perdu les siens, dans un village de l'Ardenne. Sa mère était morte et elle n'avait jamais connu la grand'tante Pépète.

Noémie visitait l'enfant au berceau. Elle apprenait aux fillettes à tresser de légers ouvrages de sparterie. Une fois elle avait coupé une robe pour une fille pauvre, la fille aux Mangombrou qui se mariait. Elle avait l'art de s'utiliser pour les vieilles et les jeunes, toute bruissante de vie claire, avec un peu de tristesse qui parfois reperçait.

— Bien, mamzelle, qu'avez ? disait-on en s'apercevant de la petite ombre qui lui ennuageait les yeux. Avez-t-y de la peine ?

Aussitôt elle se reprenait d'un bon rire vaillant et avec une petite secousse de la tête, répondait :

— Bien une idée... On a toujours tort, pas vrai, de penser à ce qui n'est pas la minute présente.

— Bien sûr.. Avec ça que la vie n'est déjà pas si longue!

C'était la philosophie des pauvres et elle s'efforçait de l'avoir comme eux. Sa vie doucement tremblait en elle à l'idée de toute la joie qu'il y a sur la terre pour ceux qui n'ont rien et qui trouvent le moyen d'être riches de bon cœur et de bonnes œuvres envers d'autres qui ont encore moins qu'eux. Elle mettait toute sa force à se guérir rapidement pour recommencer là-bas l'existence. Elle ne ressentait plus qu'à intervalles irréguliers le brisement physique qu'elle traînait à la ville. C'était comme la griserie d'un grand courant de vie fraîche qui la renouvelait.

XII

Les pauvres filles comme elle, obligées très jeunes de tout tirer d'elles-mêmes, ont d'infinies ressources. Elle connaissait de sûres recettes pour les petits maux. Elle savait les vertus des plantes et comment elles doivent être employées pour les brûlures, les rhumatismes, la colique, l'esquinancie et les maux d'estomac. Ces bonnes gens, au cœur de la nature, en étaient bien moins instruits qu'elle. Maintenant elle n'allait plus à la montagne sans en rapporter

une abondante cueillette de simples. Elle les mettait sécher à une corde qu'elle avait fixée en travers de sa fenêtre et où par bottes pendaient les valérianes, les menthes, lee romarins, les sauges, les scrofulaires, comme dans la boutique de l'herboriste. M. Fauche parfois levait le nez et regardait avec inquiétude si le vent n'en soufflait pas la graine dans son jardin.

Il y avait toujours une mère qui guettait Noémie Larciel par dessus son mur pour un enfant malade. Le médecin habitait à deux heures du village et naturellement il faisait payer l'usure des roues de son cabriolet. On était content d'en être quitte avec une décoction d'herbes que Noémie elle-même allait cueillir le long des talus. Elle commençait par prendre l'enfant entre ses genoux, lui tâtait le pouls, examinait la langue, regardait au fond des yeux comme elle

faisait à la ville, avec les petites de sa classe qui, elles aussi, n'avaient que leur grande amie pour médecin.

Dans la maison alors, le silence était si grand que la petite souris en profitait pour grignoter une croûte roulée sous le bahut. La pendule battait lentement dans sa gaîne comme un cœur blessé. Il venait quelquefois une autre mère du voisinage qui avançait sa tête contre la vitre. Et Noémie, en maniant cette précieuse essence de vie, avait le visage pensif du destin. Mais ensuite la souris pouvait bien s'en aller, car tout à coup des sabots battaient comme des tambours dans la chambre. C'était la famille qui rentrait après la consultation ; et maintenant tout le monde parlait et riait à la fois, comme s'il avait suffi des quelques mots du médecin en robe rose pour mettre le mal à la porte. On pouvait repasser le lendemain, on était sûr que l'enfant jouait quelque part, du côté des fumiers.

Tout de même il était arrivé une fois que vraiment c'était une mauvaise fièvre.

Le Spirou, le fils des Mangombrou, avait douze ou treize ans, on ne savait pas au juste : un dimanche de ducasse, étant à pêcher en ses habits de première communion au bord du fleuve, il avait roulé dans l'eau. Jusqu'au soir, le froid de la baignade à la peau sous l'étoffe mouillée, il avait erré, n'osant rentrer à la maison. Mangombrou, le père, une brute déchaînée quand il avait bu, n'aurait eu qu'à se trouver dans un de ses jours de fureur : il lui eût cassé les reins. Heureusement, ce jour-là, le carrier, de son côté, était allé passer sa journée à la pêche : on était sûr que, sa ligne à la main, il ne pensait plus qu'au poisson. Le Spirou enfin s'était coulé dans la maison : la mère lui avait allongé une taloche; il était monté se coucher, un claquement de fièvre aux dents comme le bruit du

taquet chez le meunier. Le lendemain on n'avait pu le faire lever : il grelottait sous les draps, comme le culot d'une couvée d'automne.

Noémie, ce jour-là, passa devant la maison : on la fit entrer et elle prit le gamin entre les genoux comme elle prenait les autres. Elle lui regarda dans les yeux profondément. La mère tout de suite à sa mine vit que la chose était grave, et maintenant elle était là, avec son grand visage passif, inquiète tout de même au fond. Le Spirou avait une toux méchante qui lui secouait les côtes et la fièvre ne s'en allait pas. Le pis, c'est qu'il ne voulait pas dire comme il avait attrapé son mal ; on lui eût plutôt décroché les mâchoires avec une tenaille. Noémie alors était venue s'asseoir à côté de son grabat et elle était restée là des jours et des nuits, tenant les mains du garçon dans les siennes, l'écoutant délirer avec sa petite bouche bleue, re-

troussée par des canines de jeune loup, puis, pendant les pauses de sommeil, passant les doigts dans de gros ciseaux et lui taillant une blouse dans une vieille jupe de la mère Moya.

Il faillit trépasser.

Mais voilà que le cinquième jour, tout seul dans la chambre avec Noémie qui lui tenait les mains, il lui soufflait bas, avec un rire sournois :

— C'est l'aut' fois : j' suis tombé à l'eau. Y avait personne, j' l'ai point dit.

Ses yeux durs et noirs brûlaient. Elle sentit une force qui, selon la vie, irait au mal ou au bien.

Il guérit.

Ce fut comme un peu de jeune vie qui rentrait sous le vieux toit de chaume. Dans la montagne, on n'est pas expansif : la mère n'avait rien dit, sèche comme les branches, gardant tou-

jours son grand visage de misère. Seulement, un soir, le père Mangombrou partit pour la pêche : il ne rentra qu'au matin. Et ce matin-là il allait demander Noémie chez Moya. Il apportait dix livres de truites dans une torquette de paille.

— Allez, c'est de bon cœur, mamzelle, disait-il. Y en aura jamais de trop pour ce qu' vous avez fait pou l' petit.

Sa rudesse s'était amollie : il avait des yeux de bonne humanité et elle vit que cet homme terrible, après tout, comme les autres, aimait son enfant.

XIII

Un sentier montait derrière les maisons : il longeait d'abord des vergers en pente, des champs de pommes de terre et de pois, des haies d'épines vives. Et puis, il rejoignait un petit ruisseau de montagne. Noémie, derrière un buisson d'obiers sauvages, connaissait là un coin frais. L'eau descendait à bouillons d'argent, sautant entre de grosses pierres d'or rouilleux. Un tronc d'arbre, scié dans sa longueur, servait de pont, allant d'une rive à l'autre parmi les

éthuses, les aspérules et les spirées. Ensuite des moellons faisaient un escalier par lequel les gens d'une ferme perchée sur la butte arrivaient puiser au ruisseau. On voyait, à travers la rondeur feuillue des pommiers accrochés au versant, le grand toit d'ardoises en auvent bleuir à l'ombre de deux noyers. Personne ne passant le long des obiers, l'herbage s'étendait dans une solitude de nature. Noémie s'asseyait au bord du flot jaseur, feuilletait son livre de botanique ou, les paupières mi-closes, avec une paix profonde de tout son être, observait sur le talus la vie gracieuse des méliques, des houlques, des bromes et des fléoles. Le vent léger lui chatouillait la paume des mains.

Une après-midi, à pas de flânerie, son bâton aux doigts, elle avait monté la côte. Le soleil chauffait les vergers : il faisait grand silence : les pruniers regardaient tourner lentement leur ombre à leur pied.

Comme elle longeait l'eau, elle remarqua tout à coup qu'il y avait quelqu'un près du buisson. L'homme, un dos large sous une cloche de paille, était assis sur un pliant, une boîte de peintre près de lui, dans l'herbe. Elle ne voyait pas ce qu'il peignait, à cause de la largeur de ses épaules. Mais la cloche se levant et s'abaissant toujours du même côté, elle conjectura qu'il peignait le petit escalier de moellons grimpant au long du versant. Et puis ses paupières battirent; elle demeurait une seconde à se demander si elle irait jusqu'au ruisseau. Noémie, dans le grand garçon aux fortes épaules, venait de reconnaître Jean Fauche.

Elle avança la tête, fit un pas. Les herbes s'accrochaient à sa robe comme pour l'avertir de ne pas aller plus loin. Cependant elle aurait bien voulu savoir quelle espèce de peinture pouvait faire un homme qui passait les meil-

leures heures du jour à arroser ses plantes et à lever ses nasses.

Elle eut un hochement de tête décidé et sur la pointe des pieds, arriva près du peintre. Sa robe devant elle répandit un reflet rose ; la toile sous le pinceau s'éclaira d'aurore ; et maintenant Fauche entendait son souffle comme un vent léger par dessus son épaule.

Il se retourna.

— Vous, mademoiselle ?

Et il se soulevait à demi, touchait son chapeau de la main qui tenait un pinceau chargé de laque verte.

— Allez, m'sieu Fauche, ne vous dérangez pas. L'endroit est à celui qui y vient le premier... pas vrai ?

Il se rassit, et cette fois, elle pouvait regarder par dessus la cloche de paille.

— C'est bien ce que j'avais pensé, fit-elle. De

loin je m'étais dit : « En voilà un qui peint le sentier de la ferme, par delà le ponteau. » Excusez, je ne savais pas que c'était vous, m'sieu Fauche.

Un silence, et puis elle avait un cri :

— Ah! mais... ah! mais... c'est que c'est tout à fait ça!

— Peuh! dit Jean Fauche.

Encore une fois, elle se taisait et, les yeux finement plissés, avec le tremblement d'une lumière d'or sur la rétine, elle comparait la peinture à la réalité. « Mais non, s'avoua-t-elle, je lui mens effrontément : la nature est bien plus claire et plus transparente que ce qu'il en a fait. »

— Je ne vous dérange pas au moins? dit-elle, ennuyée qu'il ne lui parlât plus.

— Mais pas du tout... Enchanté...

Lui aussi était un peu gêné; il eût préféré être là seul, comme tout à l'heure.

— C'est que, reprit-elle en riant, je l'avais trouvé avant vous, ce petit coin du bon Dieu. Voilà plus d'une semaine que j'y viens. Sûrement je ne m'attendais pas à vous y rencontrer.

Il enlevait à la pointe du pinceau sur sa palette un grumeau de grenat et délicatement en réchauffait un trou d'ombre dans la haie.

— C'est drôle, disait-il. J'ai passé ici plus de cent fois et pourtant ce n'est qu'hier matin, en quittant mon plant de tabac là-haut, que je me suis aperçu qu'il y avait quelque chose à faire de cela.

On n'entendit plus, pendant un peu de temps, que le glouglou du ruisseau sous le pont, comme un éclat de rire. Noémie se demandait s'il allait encore mettre du grenat dans le trou d'ombre.

« Sûrement il va tout gâter, » songeait-elle. Jean Fauche, la tête sur le côté, reculait un peu sa toile pour juger de l'effet. Il sifflotait doucement entre ses dents. L'odeur de l'essence s'évaporait à travers la senteur mûre des graminées.

Noémie, d'un élan, lui dit singulièrement :

— Alors c'est donc vrai, monsieur Fauche, que vous êtes un artiste? On en parle bien au village, mais je ne l'aurais point cru.

Fauche hocha la tête et fit claquer sa langue.

— Un artiste, mademoiselle? Non. Je ne puis dire cela de moi quand je pense que c'est un don de Dieu, et l'un des plus beaux, que de savoir exprimer avec des couleurs l'infini de nos sensations devant la nature. Allez, ce n'est pas le goût qui m'a manqué. Mais voilà, j'ai aimé tout jeune la peinture comme j'aimais la chasse, la pêche et le reste. J'ai aimé la peinture pour le plaisir que ça me procurait, je ne l'ai pas aimée comme quelqu'un qui, à l'occa-

sion, accepterait de mourir pour ce qu'il aime.

Il appuyait à son genou la main qui supportait la palette et il regardait la terre gravement. On sentait que le plaisir qu'il éprouvait à peindre, comme il disait, ne le rendait pas heureux.

Noémie l'écoutait, toute sérieuse à son tour. Jamais elle n'aurait soupçonné que ce grand garçon taciturne eût un jour enfilé tant de mots l'un après l'autre. Sa voix était douce, profonde, la voix avec laquelle on se parle à soi-même. Même elle avait légèrement tremblé aux dernières paroles, comme si toujours on dût un peu trembler quand on parle de la mort. Cependant ce n'était là qu'un simple homme des villages.

XIV

Noémie alla s'asseoir au bord du ruisseau et couchée sur le coude, elle tournait à demi la tête vers lui. Elle ne se pressait pas de répondre.

— Oui, fit-elle à la fin, voilà la vérité ; on n'aime réellement que si on accepte de mourir pour ce qu'on aime.

Elle restait touchée par le sens grave de cette idée où se mêlaient la mort et l'amour : elle avait parlé comme si elle aussi eût été prête à

s'immoler pour quelque chose qui était sa vie et qu'elle ne disait pas.

Jean Fauche n'avait plus reconnu sa petite voix légère et haute, sa voix comme un cri gentil de bergeronnette et comme la jolie onde musicale du ruisseau.

Il s'étonna, fut ému : il ne songea pas tout de suite qu'elle pût aimer autre chose que l'amour.

Noémie, pourtant, n'avait pensé qu'à ses petites de la ville, comme à une famille dont elle était l'âme. Une mélancolie passa dans ses yeux, attrista la joie de l'herbage. Mais l'ombre elle-même sous les pommiers était encore une lumière, une lumière moins vive, doucement blonde et lilas. Un pinson tirelirait dans les noyers de la ferme : le ruisseau toujours lavait du ciel bleu sur son lit de grosses pierres ; les véroniques, avec leurs humides yeux bleus, comme des demoiselles à la fenêtre, croyaient voir tourner la grande roue d'or du soleil.

La tristesse ne fut plus qu'un léger nuage en fuite. Noémie maintenant rêvait qu'un vieux monsieur très riche, un bienfaiteur comme il y en a dont c'est le métier et qui ont leur buste au cimetière, avec une allégorie en larmes pour perpétuer leur mémoire, un jour entrait visiter sa petite classe.

— C'est à vous tous ces enfants, mademoiselle ? disait-il avec un sourire d'aïeul.

Elle aussi riait et répondait oui. Alors il lui mettait dans les mains un portefeuille plein de billets afin qu'elle pût les emmener pour longtemps, pour jusqu'à ce qu'elles fussent devenues très grandes, au plein cœur de la nature. Quelle joie! Il lui semblait que de là-bas, du fond de la sombre école obscurcie par les toits voisins, toutes, avec les mêmes yeux candides et émerveillés qu'ont les véroniques, la regardaient remercier ce bon dieu de vieux monsieur. En

bande on filait comme un vol de moineaux picorant dans les cerisiers; c'était gentil comme une légende du temps des bonnes fées. Et puis un jour arrivait où elles ne voulaient plus la quitter, où elles la suppliaient de continuer à vivre avec elles ; et elles devenaient ensemble très vieilles, comme dans un couvent.

M. Fauche l'écoutant se taire et ne parlant pas non plus, il n'y eut plus au-dessus d'eux qu'une petite éternité de silence et de paix. Peut-être sa pensée à lui aussi était repartie pour la ville, comme lui-même, le temps venu, partait avec sa valise et sa bourriche de poissons.

Quelquefois il cherchait un ton sur sa palette et ensuite, à petits coups, il mettait de la couleur sur sa toile. Le soleil avait un peu baissé ; les pommiers du verger ressemblaient à de grosses têtes chevelues d'or. Il n'était plus con-

tent de son étude. Quand il regardait devant lui, avec le plissement de ses yeux pour mieux resserrer le champ de sa vision, la vibration du chapeau de paille qu'elle avait jeté dans l'herbe lui brouillait la prunelle. Il lui en voulait surtout d'avoir dérangé son effet avec sa robe, rose comme un nuage de matin. Et cependant la petite robe rose l'amusait plus que sa peinture. Il pensait que si le grand Cortise avait été là, il ne lui eût pas été difficile de tirer de cette rencontre une aimable aventure.

Noémie subitement se mit à rire : il sembla que c'était la gaîté du ruisseau qui montait. Et elle faisait avec la tête, sous son large chapeau de paille, le mouvement de secouer une idée.

— Ah ! m'sieu Fauche, figurez-vous, dit-elle, j'ai rêvé qu'il m'arrivait un grand bonheur. J'étais ici avec mes petites... Mais oui, ma petite classe de la ville... Dieu ! quelle joie

pour tout le monde ! Pensez donc ! Des enfants qui toujours ont vécu au fond des rues noires, dans des chambres mal aérées, de petites têtes pâles d'enfants avec des yeux pourtant si beaux ! Ah ! si vous les connaissiez, ces yeux, profonds comme des puits où, dans le noir de tout le reste, il tremble un peu de ciel !

Jean Fauche eut un battement de paupières et il tenait la bouche ouverte comme quand passe au cœur une onde de vie tumultueuse.. Il parut considérer très loin quelque chose et il ne peignait plus.

— Les enfants, ah ! oui ! dit-il doucement.

Et une seconde encore s'écoulait, un temps plus ou moins long en dehors de la vie immédiate. Puis son regard glissait vers cette jeune fille qui, après tout, par la taille et la fraîcheur du visage, semblait, elle aussi, encore une enfant. Et il lui souriait avec une gravité pensive ; il disait :

— Comme vous les aimez !

C'était une parole comme il en monte du fond même de la vie et après laquelle deux êtres se regardent avec l'étonnement de ne s'être pas compris plus tôt. Noémie eut confiance : il lui sembla que M. Fauche était un homme plus âgé et plus sérieux qu'elle avait cru d'abord, un homme qui peut-être avait souffert et gardait son secret.

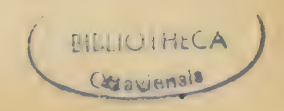
— Je suis seule, répondit-elle simplement. Je n'ai qu'eux au monde.

Il se leva ; il était agité ; il eût voulu tirer une grosse bouffée de sa pipe ; mais dans son trouble, il la cherchait et ne pouvait la trouver.

— Votre mère... dit-il.

Il s'arrêtait et encore une fois il la regardait en souriant.

— Je n'ai plus ma mère, répondit-elle en secouant lentement la tête et tenant un peu de



temps les yeux fixés à terre. J'avais quinze ans quand elle est morte... Nous étions deux, ma sœur et moi. Elle s'est mariée, elle est heureuse ; et comme cela, je suis restée seule. Il y a de cela cinq ans : vous voyez, je suis déjà vieille.

C'était ennuyeux pour lui de ne jamais trouver de mots quand il aurait fallu parler.

— Moi, j'en ai presque trente, fit-il en laissant tomber sa voix.

Il ne sut jamais pourquoi il avait dit cela.

Elle reprit, comme si elle eût craint qu'il la plaignît :

— J'ai eu de la chance. A dix-huit ans j'avais mes diplômes. Presque tout de suite après, j'ai trouvé une place. Oui, à « l'Œuvre de l'enfance, » une chose très belle. Nous sommes trois maîtresses. Mademoiselle Dutoit tient l'école maternelle, une autre a la classe au-dessus. A moi on m'a donné la classe des grandes de dix à quinze ans. Avec mes quelques années

en plus qu'elles, je suis comme une maman qu'elles aiment bien, je vous jure. Je les garde avec moi le plus que je peux. Mais tout de même il arrive un jour où la vie les reprend. Alors il faut bien qu'elles me quittent.

Il fit un effort, lui dit d'un tremblement de voix :

— Mais vous en aurez à votre tour : ils remplaceront les autres.

Noémie ne répondit pas tout de suite. Le ruisseau encore une fois se mit à jaser. On comprenait qu'il bavardait avec l'aimable petit cœur des véroniques. Il faisait si grand silence dans les champs que le grincement d'une faux au bas de la vallée semblait monter derrière la haie, près d'eux.

Et puis elle disait :

— Je ne me marierai jamais, monsieur Fauche.

Elle n'était pas triste ; il y avait une vaillance ferme et tendre dans la petite tête qu'elle agitait sur ses épaules.

Comme à la fin il avait trouvé sa pipe, il l'alluma, ferma sa boîte, la rouvrit, demeura perdu dans la contemplation du ruisseau.

— L'eau va où elle doit aller, dit-il, et cependant elle ne sait pas où elle va.

Noémie aussi alors considérait le ruisseau. Aucun des deux ensuite ne parlait plus.

Ils furent étonnés que quelque chose au fond de l'eau les regardait, avec une tête et des yeux. Et cela ne bougeait pas plus que les pierres de l'escalier.

— Spirou ! cria-t-elle.

C'était bien le garçon aux Mangombrou qui à plat ventre, sans bruit, comme un gros lézard, s'était coulé dans les herbes jusqu'à la berge et de là, avec des yeux de petit animal sournois, les observait. Maintenant il suçait son doigt.

XV

Noémie eut une rude semaine. Une des mères du hameau, dans la montagne, en renversant son chaudron de lessive, s'était brûlé les pieds. Elle avait quatre enfants ; les deux derniers étaient nés en même temps. Noémie avait appris l'événement en montant faire sa petite classe.

La femme, une grande sèche, d'une force de cheval, ses pieds ébouillantés à nu sur le carreau, voulait continuer sa lessive. Noémie l'avait forcée à se coucher ; elle lui avait fait

un pansement ; et puis la fièvre était venue. L'aînée de la famille, une fille de huit ans, entretenait le feu de bois, sur la brique. Dessus pendait la marmite où, à l'étouffée, cuisait le chou. Il fallait avoir l'œil au chou, aux bessonnes, à la malade : jamais Noémie n'avait eu une vie plus occupée. Le bas de sa robe passé dans sa ceinture, ses manches troussées jusqu'au coude, elle renouvelait les langes, tenait la maison en ordre, reprisait les hardes. Le père, parti pour la carrière à pointe d'aube, ne rentrait qu'à la nuit.

La mère doucement se laissait soigner, petit à petit accoutumée à cette vie quiète, ses pieds bandés par dessus la couverture du lit, ses lourds pieds las de pauvre ménagère qui, depuis qu'elle s'était mise en ménage, avaient fait le tour du monde rien qu'à aller de la maison au champ et des berceaux au lit où, l'un

après l'autre, avaient trépassé les grands parents. Il lui venait maintenant des yeux pâles et transparents à se sentir, elle aussi, une créature humaine dont une autre créature avait eu pitié et qui, après tant d'ans de peines et de misères, pouvait jouir enfin d'une courte trêve au chaud du lit, toute molle de chair reposée, avec son vieux cœur usé entre ses bras.

— Ah ! ma fille, disait-elle, c'est-y possible qu'une belle mamzelle comme vous soit là à s'remuer les sangs pour moi ! Vous êtes tant au-dessus de nous avec vot' éducation et vos belles manières ! Pour sûr, c'est le bon Dieu qui vous a envoyé par ici ! Mais to d'même c'est queque chose, allez ! Moi qu'a jamais dormi le jour depuis qu'j'ai un homme et des enfants, v'là que j'reste mes pleines journées dessus mon lit, à rien faire.

Elle la suivait des yeux avec une humilité canine, s'essayant à sourire avec la grande fis-

sure mince de sa bouche dans son visage flétri. Puis une langueur passait :

— Quoi que j'vas devenir quand vous n'serez pu là, Sainte Vierge ?

C'était bon, cette humanité un peu animale et qui n'avait que quelques mots pour exprimer ses mouvements intérieurs comme le chien jappe et comme miaule le chat. Noémie souriait, une petite fossette mobile au creux de ses joues.

— Allez, allez, disait-elle, à quoi servirait la vie si on n'aidait pas un peu les autres à vivre ? De nous deux, c'est encore moi la plus heureuse.

Et puis, un matin, Noémie trouvait la mère debout, au travail, ses pieds dans des sabots.. Elle reprit sa petite classe.

Là-haut, dans la maison du carrier, il lui était arrivé souvent de penser à M. Fauche.

Quel mystère pouvait bien cacher cette vie d'un homme de trente ans qui, tous les quinze jours, éprouvait le besoin de s'en aller avec un panier de poissons à la ville ? Elle ne doutait plus que ce ne fût pour une femme. Elle n'aurait pas voulu être aimée comme cela. Il y avait là plutôt pour elle quelque chose de ridicule.

Une après-midi qu'elle revenait de la montagne, elle désira revoir le ruisseau. Si elle avait aperçu tout à coup Jean Fauche peignant comme l'autre fois, sa boîte à couleurs à côté de lui sur l'herbe, cela l'eût amusée. Elle haussa les épaules. Comme si dans la montagne, un peintre qui a de bons yeux, n'avait pas le choix entre cent sites ! Elle avança la tête, regarda : il n'y avait personne derrière les obiers. A petits flots l'eau passa ; ses idées coururent. Elle trouvait moins naturel qu'il ne fût pas là.

— Mais c'est qu'il est venu ! s'écria-t-elle soudain en apercevant à terre un chiffon taché de couleur fraîche.

Elle n'aurait pu dire pourquoi, elle en éprouvait du plaisir.

Elle crut le revoir assis sur son pliant, l'œil à la hauteur de l'effet. Elle se baissa et tâcha de regarder le sentier avec les yeux qu'il avait eus en le peignant. « Comment a-t-il pu voir cela comme ça ? » se demanda-t-elle. Il lui sembla que M. Fauche décidément avait la vision un peu distraite d'un homme qui pense trop au poisson qu'il trouvera, au matin, dans ses verveux. Et elle riait.

Elle descendit jusqu'au ruisseau : des lumières d'or égratignaient le lit de pierres comme des pattes de lézards. Le soleil se tenait là au frais sous la forêt des stellaires, des bugles, des anthémis qui tapissaient la berge. Le rire

du flot comme une flûte faisait danser les longues libellules bleues. Bon Dieu ! qu'elle était bien là, comme au bout du monde !

Elle défit les lacets de ses bottines, enleva ses bas, et l'un après l'autre, avec le frisson délicieux du froid à ses chevilles, elle entra ses pieds dans l'eau.

— Comme va le ruisseau, songeait-elle.

Elle seule eût pu dire le sens qu'elle attachait à cette phrase. Peut-être cela se rapportait à la vie des êtres, à sa vie à elle. Et se rappelant le mot de Jean Fauche, elle répétait lentement.

— L'eau ne sait pas où elle va.

Des cercles s'élargissaient comme des bracelets. Elle s'amusait à faire jouer ses orteils. Il n'y avait que les yeux bleus des véroniques pour juger du plaisir qu'elle éprouvait à être ainsi déchaussée : ses pieds étaient comme des

fleurs de chair qui rosissaient l'eau. Et le petit frisson au long de sa peau, montait comme la chatouille d'un doigt. Son cœur doucement se gonfla.

Quelquefois une argyronette, patinant du bout de ses longues pattes, s'arrêtait, puis d'une détente repartait. Maintenant Noémie ne pensait plus à M. Fauche. Pensait-elle à quelque chose ?

XVI

Une ombre glissa. Elle leva les yeux et aperçut Jean Fauche qui, très haut dans le soleil, avec tout le ciel bleu autour de sa cloche de paille, en riant la regardait.

Elle eut des yeux méchants.

— C'est mal, monsieur Fauche ! allez-vous en.

Il était si honteux qu'il ne répliquait rien, comme pris en faute, et il faisait un pas en arrière.

C'eût été pour tout autre le moment de dire

une chose amusante, le grand Cortise n'y eût pas manqué. Mais cette fois encore, la minute passa.

— L'eau, je crois, est tiède, fit-il.

Comment admettre qu'un garçon aussi gauche pût être aimé d'une femme si ce n'est pour le poisson qu'il lui apportait ? Pourtant sa gaucherie ne lui déplaisait pas. Elle lui indiqua du doigt les obiers. Elle l'aurait fait ainsi aux petites de l'école.

— Là, monsieur Fauche, cachez-vous là pendant que je remets mes bas.

Il s'en allait docilement. C'était curieux comme d'un signe de la main cette jeune fille avait raison d'un homme qui faisait une ombre si longue à terre.

Soudain elle le rappela :

— Non, non, revenez plutôt, monsieur Fauche... Donnez-moi la main pour remonter.

Mais avant qu'il fût près d'elle, déjà elle s'était relevée d'un bond : elle le considérait avec moquerie.

— Ah ! vous n'êtes pas pressé... Enfin, puisque vous voilà, rattachez mes lacets.

Elle sembla décidée à lui faire payer cher sa timidité. « Comment va-t-il s'y prendre ? » se demandait-elle. Je verrai bien s'il l'a déjà fait pour une autre.

Il ploya ses fortes épaules, se tint courbé devant elle, un genou dans l'herbe. Il prit dans ses gros doigts les lacets, les noua d'un double nœud, et il regardait un peu aussi, par dessus le bord de la bottine, la rondeur du bas. Il sembla tout à coup à l'aise comme s'il y avait longtemps qu'il avait fait connaissance avec des bottines de femme. Alors tout changea. « Qu'il est hardi ! » se dit-elle. Et elle baissa les yeux : son bas faisait un pli.

Il releva la tête, ses yeux avaient une expres-

sion qui le faisait ressembler au grand Cortise. Il avait l'air de dire :

— Tant pis s'il y en a un autre que cela pourrait gêner.

Du moins c'est ainsi qu'elle le comprit. Deux roses fleurirent ses joues.

— Non, monsieur Fauche, dit-elle vivement, ce n'est pas du tout ce que vous croyez. Il n'y a jamais eu personne.

Jean Fauche ne s'était pas attendu à cette petite colère. C'était un garçon enclin à la malice, comme la plupart des garçons. Après tout, une jeune fille qui se fait rattacher ses bottines par un homme qu'elle connaît à peine, peut bien se les être fait enlever par un autre qu'elle connaît mieux.

Dans son saisissement, il bégaya :

— Oh ! mademoiselle Noémie, je vous respecte bien trop pour cela.

Et il ne se relevait pas tout de suite : elle le trouva si ridicule en cette posture qu'elle se mit à rire. Il n'osait pas la regarder : il lui dit presque humblement, très bas :

— Je suis venu tous les jours. Je croyais que vous seriez revenue aussi.

Il parlait comme un enfant. Elle fut étonnée qu'il eût désiré la revoir. De la part de Jean Fauche, cette idée lui paraissait tout à fait extraordinaire. Cependant elle était contente que quelqu'un eût fait cela pour elle.

— Vrai, monsieur Fauche ?

— Oui, ça m'aurait fait plaisir.

— Moi aussi, mais voilà, je n'ai pas pu. Elle ajouta, d'un sourire amusé :

— J'ai été sœur de charité, figurez-vous.

Et elle lui conta sa semaine au hameau des carriers, soignant une malade et donnant la becquée aux petits. Toute sa gaîté avait reparu. Lui aussi, la regardait avec une joie franche : il avait vraiment le regard d'un peintre qui étu-

die un ton fin. Il était content quand il pouvait voir, sous ses lèvres de fruit rose, ses dents claires comme des pépins. Il ne l'aurait pas observée autrement s'il avait pensé :

— Quelle délicieuse petite femme ce sera là pour celui qu'elle aimera !

Cependant, à mesure qu'elle parlait, ses prunelles commencèrent à se brouiller comme le ruisseau quand passait l'ombre d'un nuage. Son joli babil pareil à la musique de l'eau prit un sens qu'il n'avait pas soupçonné d'abord. Et il était soudain triste ; il soupirait et secouait son front.

— A quoi pensez-vous? dit-elle.

— Je pense que vous avez dit vrai : vous êtes et serez toujours une sœur de charité pour ceux que vous aimez.

— Oui, voilà, fit-elle, toute sérieuse à son tour. Je suis une si singulière petite chose de vie. Je crois bien que je n'aimerai jamais que les malheureux : je sens qu'ils ont tant besoin de moi !

Le paysage fit silence : le glouglou du ruisseau s'étrangla comme un sanglot ; la fauvette, ne les entendant plus parler, avançait sa petite tête ronde au bout de la branche pour voir s'ils étaient encore là. Toutes les petites véroniques regardaient curieusement par où ils avaient bien pu passer.

— C'est dommage, fit-il enfin en baissant la tête.

Et il ne disait pas pourquoi.

De la part de Noémie, ce fut comme s'il n'avait exprimé à cet égard aucune opinion. Elle sembla très loin de l'amour des hommes; elle s'était mise à cueillir des seneçons en chantant sa petite chanson.

Va, va, petite chose de vie !
Comme la graine sortie du van
Tourne au vent de folie.

— Autrefois, dit M. Fauche, j'aurais beaucoup ri de vous entendre chanter cela. Je ne sais pas pourquoi à présent je trouve cette chanson triste à pleurer.

— Je suis gaie, ma chanson est gaie. Elle pleurera peut-être demain. D'ici là...

Et elle faisait un geste de la main.

— Voilà, oui, c'est selon les jours, dit M. Fauche, comme résigné à regret.

Il bourra une pipe, fit craquer l'allumette et la fumée du tabac doucement le grisait. C'était une consolation pour Jean Fauche d'avoir toujours sa blague à tabac sur lui. Il tenait sa plante du curé, qui tenait la sienne d'un vieil oncle, chapelain chez un seigneur. Son jardin étant trop petit, il la réservait pour un champ qu'il avait dans la montagne, près de ses ruches. Le chapelain assurait que saint Pierre lui-même ne fumait pas un meilleur obourg en paradis.

— Au revoir, monsieur Fauche, dit Noémie. Je m'en vas travailler ma botanique.

Et, en effet, elle tenait un livre sous le bras. Maintenant qu'elle partait, il semblait à Jean Fauche qu'il aurait pu continuer à causer longtemps avec elle.

XVII

C'était encore une fois le samedi de quinzaine pour M. Fauche. Hollemechette, à l'heure du train, l'avait vu passer avec sa petite valise et sa bourriche à poissons. Elle était allée le dire aussitôt aux femmes qui, sur le pas des portes, faisaient sauter un vieux soulier éculé à la pointe de l'orteil. On savait par le pêcheur qu'il avait pris aux nasses plus de quinze livres de barbeau, de perche et de chevenne.

Tout de suite après son départ, la marine s'é-

tait mise à chômer. Tantin déposa ses arrosoirs et s'assit devant Fré D'siré qui, depuis la veille, avait repris son pot à couleur et donnait des coups de brosse à la peinture du bateau de Moya.

— Pour sûr, c'est de la belle couleur que tu mets là, criait-il en avançant le doigt.

— De la couleur, que tu dis? C'est-y qu'é n' serait point à ton goût?

— J' dis point ça, j' dis que pour de la couleur, c'est de la belle couleur. Faut s'entendre.

Finette, depuis qu'elle avait un maître, révélait une âme de bête à la fois hargneuse et singulièrement tendre. Elle était entrée en rampant dans la vie de Tantin et maintenant elle la dévastait d'émois continuels.

Elle huma tout à coup l'air, renifla une présence insolite au bout du port et se lança. Un chemineau, sa besace enfilée à un scion qu'il

portait sur l'épaule, arrivait boitillant, traînant un pied enveloppé de bandes de toile. Finette, en haine du pauvre et de l'étranger, écumait, les babines retroussées. L'homme, appuyé contre un mur, attendait que la bête le laissât passer. Il savait, celui-là, que le cœur des gens n'est pas toujours aussi difficile à prendre que celui des chiens.

Les abois de Finette à la fin attirèrent l'attention de Tantin; mais déjà le spitz de Hollemechette et le fox de Moya s'étaient mis de la partie. Ensemble ils entouraient le pauvre diable des fureurs d'une meute.

— Mâtin! v'là cor une fois ta chienne de chienne qu'est lâchée! disait Fré D'siré. T'arrivera malheur avec elle, que j' te dis. Si j'étais que du gouvernement, j' mettrais le triple de l'impôt sur ces sacrées sales bêtes-là.

— Finette! Hé! Finette! appelait Tantin en tournoyant sur place comme le gambrinus en zinc qui moulinait au vent sur le toit de la brasserie.

Il arriva que le spitz tout à coup fit une pirouette et entraîna Finette et le fox vers la ruelle. Tantin, rassuré, se remit à contempler la peinture de Fré D'siré.

— Hé ! Tantin ! fit celui-ci.

— De quoi ?

— V'là bientôt le temps de penser à prendre not' café. J' crois ben que j' vas fumer une pipe en attendant.

— T'es ton maître, y a personne pour t'empêcher.

— Moi, d'abord, j' suis pour la liberté. On a fait des révolutions pour qu' chacun y fasse ce qu'y veut faire. Toé, tu vas z-à-droite, moi j' vas-t-à gauche, qui qu'a à voir là-dedans ? Personne. T'as ton tabac d'sus toi ?

Tous deux, assis l'un près de l'autre sur un tas de gravier, maintenant fumaient à grosses bouffées en faisant claquer leurs lèvres juteuse-

ment. Ils avaient la conscience d'avoir bien mérité un moment de repos, depuis trois heures que la journée de travail avait commencé pour les autres. C'était un matin délicatement gris où le soleil n'était pas en train, comme s'il se réservait pour le dimanche. Les deux amis, en tirant sur leurs culots, faisaient un brouillard léger par dessus la marine. Comme il n'y avait pas de vent, la fumée montait droit, très haut.

— Est parti m'sieu Fauche? demandait à la fin le sourd, en poussant le coude à Tantin.

— Tu l'as vu? y reluisait dans ses habits comme un petit bon Dieu de procession. Y avait bien quinze livres de poisson dans sa bannette.

Un silence et puis Fré D'siré lâchait un jet de salive.

— Hé! Tantin!

— De quoi?

— T'as pour sûr ton idée là-dessus.

C'était pour la centième fois qu'ils en reparlaient.

— J' dis pas, mais pour dire ce qu'y en est, j' le dirai point.

— J' te crois, c'est tout profit pour toi, quand y s'en va, ton maître. T'as pu qu'à fumer ta pipe en tournant d'sus tes pieds comme le soleil qui te regarde.

Fré D'siré se dressa et secouant Tantin à bout de bras, avec le geste dont il eût ébranlé une montagne :

— Feignant! Tous feignants!

— Pour sûr, tout le monde te ressemble point, humblement disait Tantin.

Une clameur soudain partit de la ruelle. Thiérache, le tailleur, apparut sur la marine.

— Hé! Tantin! Tantin!

— De quoi? C'est-y qu'y a un malheur?

— Arrive donc voir ta Finette qu'é s'a couplée avec le noir à Hollemechette.

— Aï! Maria Dei!

Et soufflant comme les petits bateaux à vapeur qui remontaient la rivière, Tantin talonnait des sabots, criant :

— J' vas la crever, j' vas la crever.

Et puis, quand il eut gagné la ruelle, on n'entendit plus qu'une grande lamentation.

— Maria Dei! Maria Dei! Eun' si belle fumelle! Cor si é s'avait couplée avec le fox à mossieu Moya! C' serait qu'un demi-mal. Mais c' cochon de petit salaud de noir à Hollemechette!

C'était comique de voir ce vieil homme gémir et pincer une grimace de larmes comme pour une fille de son sang.

XVIII

Les ruelles autour de sa peine s'ameutèrent. Le curé, entendant des cris, avait regardé par dessus le mur de son jardin. Il vit qu'il n'y avait là que ce vieux sot de Tantin pleurant sur le malheur de sa chienne. Il haussa les épaules et rentra. Le pis, c'est que quelqu'un étant allé raconter l'événement à Hollemechette, celle-ci tapait son seuil avec sa crossette et déclarait qu'elle exigerait de Tantin le prix de la couplée.

— Faudra qu'y m'paie ou j'irai au juge !

C'est mon chien et tous les chiens de mon chien sont qu'à moi comme les prunes ed' mon prunier sont mes prunes.

La marine demeura houleuse toute la matinée. Tantin Rétu allait de porte en porte colporter la nouvelle. Il expliquait dans quelle attitude il avait surpris Finette au moment où il était accouru. C'était le tailleur qui avait jeté le seau d'eau. On sentait bien que la confiance ne lui reviendrait plus jamais. Finette, elle, le cœur léger, se léchait, assise en rond.

Noémie, rentrant de dîner, fut mise au courant par toute la maison.

— Aïe! Maria Dei! J'en ai-t-y du malheur! Finette! ma Finette! Allez, j'la savais un peu carnassière, mais to d'même j'aurais point cru ça d'elle. A son âge!

Et de nouveau il recommença son histoire. Noémie riait aux larmes.

— Ah ! monsieur Tantin ! monsieur Tantin ! Vous voilà sûrement grand-père ! Et qu'a dit M. Fauche ?

— De dire ce qu'y a dit, j'pourrais point puisqu'il est là-bas, savez bien. C'est son jour.

Elle éprouva un saisissement.

— Ah ! il est parti, monsieur Fauche ?

— Oui dà, à c'matin, avec sa mannette à poissons, comme à son ordinaire.

Elle ne riait plus ; son cœur battait nerveusement et elle avait sa petite moue des mauvais jours. « Mais c'est ridicule, songea-t-elle, est-ce qu'il n'est pas libre de faire ce qu'il veut ? » Elle haussa les épaules et sa jupe sur le bras, partit devant elle en courant.

Elle eut, ce jour-là, de vraies crises de gaieté. Après le dîner, elle plaqua des accords sur le piano et puis dansa en rond autour de la table ; sa robe derrière elle s'évasait, ses pieds glissaient sans bruit en tournant toujours plus vite. Moya, inquiet pour le mobilier, tirait les chai-

ses contre le mur. Elle s'arrêta toute pâle, dans un vertige.

— Dieu ! que j'ai mal à la tête ! fit-elle en s'abattant dans le fauteuil de madame Moya.

Après le dîner, elle alla détacher une des barques ; elle godilla jusqu'à l'ilot, une bande de terre qui divisait le courant, laissant la passe à gauche. A droite, du côté des saules, l'eau semblait morte, tournée au marais, avec des osiers et des roseaux. En face, ancrée à la rive, une falaise croulait à pic.

Elle amarra, se coucha sous la saulaie parmi les hautes graminées, la tête dans les poings. Elle ne pensait à rien, sa vie ne lui pesait pas. Doucement, le miroitement de l'eau l'endormit. Alors M. Fauche s'avançait et courbé vers elle, lui rattachait ses lacets. « Ah ! se dit-elle en se réveillant, il en fait peut-être autant pour l'autre à présent ! » Cette idée plutôt l'amusait.

Elle reprit la barque et regagna la rive. L'après-midi s'achevait dans un ciel léger, de fines soies grisaillées teintées d'hortensia infiniment doux. On sentait qu'il ferait le lendemain un vrai jour de dimanche. Les merles chantaient dans les vergers. Les vieilles gens n'avaient pas mal dans les reins.

Noémie, par dessus le mur de la cure, aperçut le curé Jadot qui, en bras de chemise, ramait ses pois dans son jardin. C'était un homme jeune encore, au visage cordial, et qui savait parler au pauvre monde.

— Vos pois ont bien levé, monsieur le curé, lui dit-elle comme elle disait aux autres.

— Dieu soit loué! Voilà qu'ils vont fleurir. C'est de la petite espèce, mais pur sucre!

— C'est mamzelle Gudule qui sera contente!

Et comme justement la vieille servante arrivait secouer sous la treille son panier à salade, Noémie la salua d'un cordial :

— Bonjour, mamzelle Gudule! Cela va-t-il à votre idée? 8

— Mais oui, grâce à Dieu. Vous êtes bien honnête.

Elle était à la cure, avec ses cinquante ans de loyaux offices et son bouquet de poil au menton, comme la sainte Vierge auprès du bon Dieu. Elle avait servi deux générations de curés : quand on leur demandait la bénédiction, c'était elle qui faisait le signe de la croix.

Le soir violet noya le haut de la montagne. Des ilots de petits nuages roses descendaient le fleuve à la dérive. On entendait des voix très loin dans les hameaux d'en face. Près de l'église, devant sa porte, Tricot le maçon, qui était aussi cabaretier et barbier, avait installé sa chaise. L'une après l'autre, les barbes du samedi arrivaient s'y asseoir. Tricot n'épargnait pas la savonnée : il la faisait mousser comme un blanc d'œuf, puis, du dos de la main, en frictionnait énergiquement le poil, dur comme

du crin de bête. Et ensuite, quand la tête du patient finissait par ressembler à une meringue, il déployait son rasoir, une vraie lame de sabre, en passait très vite le fil sur sa paume et finalement, le dos en boule, les coudes écartés comme un vol d'ailes, tirant de toute sa force sur la peau, se mettait à gratter. Le client faisait le mort, la nuque cassée en arrière, la pomme d'Adam saillante, les yeux clos.

Tricot, pour les deux centimes qu'il se faisait payer par barbe, ne donnait pas la serviette. Son rasoir raclait, râpait, pelait d'une telle force que le saint qui, à l'église, figurait dans un très vieux retable d'autel, entendant le bruit horrible de la lame, se souvenait qu'il avait été écorché vif et priait pour celui que le barbier torturait. On en était quitte généralement pour deux ou trois estafilades, mais les cuirs étaient rudes et patients. Si le sang gouttait un peu longtemps, Tricot appelait sa femme qui apportait une pincée de sel : c'était compris dans le prix.

Autour de l'église et jusque dans la montagne, les maisons, écurées à grande eau, prenaient un air de sainteté. Des hommes, nus jusqu'à la ceinture, se lavaient dans le fleuve. Il venait à la marine un petit monde qui, pendant la semaine, travaillait et maintenant fumait là benoitement des pipes. Thiérache, le tailleur, prolongeait des accords mystiques sur son harmonium : il faisait jouer un peu de temps les voix célestes. Les sons traînaient par delà le mur bas du cimetière : les morts sous leurs croix savaient ainsi que le dimanche allait venir.

Noémie rentra faire de la tarte aux groseilles vertes avec la grosse madame Moya. Elle enfonçait les poignets dans la pâte, la pétrissait en boule, à plat l'étendait dans les platines. Tantin, inconsolable du malheur de Finette, l'entendait du bout du port chanter sa chanson. Elle disait à l'hôtelière :

— J'sais pas pourquoi, mame Moya, mais je suis toute folle aujourd'hui.

— C'est la jeunesse, mamzelle Noémie, c'est la belle jeunesse qui vous tourmente. Allez ! il faut se dépêcher de rire dans la vie. Plus tard, on n'a plus le temps.

Le grand Cortise, attablé dans le café, battait une partie de piquet avec Bellaire et Moya. Il la vit passer, tenant dans ses paumes deux platines à tarte qu'elle portait fraîchir à la cave. Quand elle remonta, la partie finissait.

— Mademoiselle Noémie, si le cœur vous en dit, je vous offre une douceur, fit-il.

Pour la première fois, elle acceptait.

— Une anisette, je ne dis pas.

Le verre étant petit, elle le vida en deux fois, d'un léger claquement de langue. Cortise, depuis un peu de temps, la traitait en garçon, avec des égards. Lui aussi allait quelquefois à la ville ; même il lui arrivait d'y rester une semaine. Mais

avec celui-là, du moins, on savait ce qu'il allait faire là-bas : il ne s'en cachait pas.

Noémie fuma une cigarette que lui passa Bellaire, tapa un air de danse au piano, la tête un peu partie. Le grand Cortise lui ayant demandé de chanter sa petite chanson, elle jeta les premières notes. Et voilà que tout à coup il lui sembla entendre M. Fauche qui lui disait que sa chanson était triste à pleurer.

— Non ! non ! fit-elle, pas celle-là, une autre.

Mais comme elle cherchait à se rappeler un air qu'elle avait connu autrefois, elle se sentit accablée d'une peine lourde, sans cause. Elle monta à sa chambre, se laissa tomber sur l'oreiller en pleurant :

— Ah ! mon Dieu ! mon Dieu !

XIX

De légères ondées tombèrent : tout le monde était content dans les jardins. La terre sous les pommiers buvait à gorgées. A chaque pluie, c'était comme si on avait reverni la verdure des pois et le cœur rond des laitues. Elle était tiède et tintait comme un harmonica. Les poissons, sous le picotis des gouttes, arrivaient voir si ce n'étaient pas des mouches qui criblaient la surface du fleuve. Un petit arc-en-ciel quelquefois faisait un escalier fleuri par dessus la montagne.

Noémie filait sous bois. Ce temps humide et doux lui mettait un calme frais au cœur. Elle avait fini par trouver que le soleil était un ami des dimanches dont la gaîté ne convient pas à toutes les heures de la vie. A pas de silence, elle aimait s'enfoncer dans les taillis pour mieux entendre la chanson de la pluie sur les feuilles. La robe rose à la longue, malgré les aiguillées des reprises, lambeau à lambeau était restée aux épines des ronces. Avec le dernier morceau, elle avait fait une jupe pour une des petites pauvres du village et maintenant elle usait une de ses robes de classe qui autrefois avait été bleue. Elle avait là-dessous autant de grâce qu'une poupée de la ville dans ses robes de soie.

Une gorge sauvage échancrait un bois de bouleaux, de chênes et de coudriers. Elle l'avait découverte un jour en dégringolant une pente.

Des blocs de schistes, entraînés par d'anciens déluges, cabossaient le lit d'un mince cours d'eau qui, au temps des grandes eaux, roulait en torrent.

Une petite horreur la charmait et lui donnait le frisson dans cette solitude où personne ne venait. Il lui fallait fendre la mêlée des feuillages en se retenant aux branches.

D'en bas, du fond de la ravine, il lui semblait qu'elle avait le poids de la montagne au-dessus d'elle. Et elle demeurait là, perdue, n'entendant plus que le glouglou du ruisselet entre les grosses pierres et le bouillonnement de son propre sang. L'endroit était à ce point sauvage que si, pour une cause quelconque, son cœur était venu à s'arrêter, il eût fallu le passage sournois d'un braconnier pour la retrouver. Elle n'avait pas peur de cette idée, très brave comme les créatures qui regardent la vie en face.

Vers le fond de la gorge, dans la rainure élargie du torrent, une éclaircie s'était com-

blée d'herbe : elle s'y asseyait sur un éclat de roche, dans le crépuscule vert tombé des hauts feuillages. Des sources en légères cascades y ruisselaient. C'était comme l'âme de la terre qui chuchotait dans le mystère. Elle avait envie de joindre les mains et de prier, comme les petites bergères qui voient apparaître la Vierge.

Il y avait des jours déjà qu'elle n'était plus allée au ruisseau, près des obiers. Il semblait qu'il fût resté là une chose d'elle qui lui était devenue étrangère. C'était le temps où le soleil lui mettait le cœur en gaîté : son rire alors résonnait comme les fredons des oiseaux. Et puis M. Fauche un matin était reparti pour la ville : elle n'aurait pu définir quelle espèce d'antipathie elle en avait gardée contre lui. C'était un sentiment obscur qui ne s'en était pas allé tout de suite. Voilà, oui, elle avait perdu la confiance

et la gaîté. Il lui était venu une petite âme animale de femme des bois, mobile et irritable.

Mon Dieu ! que c'était bon, ces journées de fines brouées ! Elle se jetait aux épaules son caban des matins pluvieux de la ville quand, les yeux encore éraillés de sommeil, elle partait en coup de vent faire sa classe. Elle avait trouvé un chemin à travers roches et taillis qui lui accourcissait sa montée chez les carriers. Et toujours, comme du lin au rouet, les fils longs de la pluie se dévidaient ; les feuillages d'en haut dégouttaient sur les feuillages d'en bas. Un lent et continu ruisselis imitait la musique d'une infinité de petites bouches se baisant amoureusement. Les feuilles s'étendaient toutes plates pour recevoir la bonne pluie du ciel, et à peine elles bougeaient, de peur de faire du vent dans le bois : l'ondée n'aurait eu qu'à tomber plus loin ! Noémie abaissait son capuchon, jouissant de sentir se mouiller sa nuque et les gouttes froides lui glisser entre les épaules.

Maintenant la classe là-haut se tenait sous le hangar. Presque toutes les petites filles savaient compter jusqu'à cinquante. Aux garçons elle faisait compter « un lapin, deux lapins, trois lapins, » aussi loin qu'ils pouvaient aller. Alors leurs yeux farouches reluisaient et les plus forts allaient bien jusqu'à vingt lapins. Au bout de la semaine ils avaient tous des boules de sucre qu'elle achetait chez le boulanger d'en bas, près de l'église.

Un midi qu'elle redescendait de la montagne, elle se laissa aller à l'aventure des chemins. Elle coupa à travers taillis, perdit la sente et elle dut ramer à travers les feuillages. La pluie assourdissait l'air, comme une multitude de pas en marche. Quelquefois elle croyait entendre craquer des branches derrière elle. L'idée qu'il y avait quelqu'un dans le bois d'abord lui parut naturelle. Peut-être une femme du hameau bû-

chetait, sûre de n'être pas surprise par les gardes que le mauvais temps retenait chez eux.

Elle s'arrêta, tâcha de s'orienter : le bruit dans le taillis aussi s'arrêtait. Une seconde, elle ne perçut plus que la longue rumeur assoupissante de la pluie. C'était comme quand il passe un régiment dans le fond d'une rue.

Le mystère hostile des solitudes bientôt lui donna le frisson. Elle voulut chanter sa chanson pour se prouver à elle-même qu'elle était brave. Mais sa voix lui fit peur. Son cœur sonnait comme un grelot, une chaleur maintenant faisait fumer sa robe à son épaule. Elle subit la petite angoisse de se sentir dans la main inconnue. Elle se mit à courir, fouettée par les branches, tâchant de gagner de la distance; et puis tout à coup elle s'arrêtait, retenant son haleine.

Le grondement d'une chute d'eau montait

vers la droite. Elle pensa que c'était le bruit du barrage. Elle se vit sauvée, se lança d'un dernier élan. Et une clarté à mesure arrivait à elle, la pâleur trouble d'une trouée de ciel dans le crépuscule du taillis. Sans doute elle allait trouver la fin du bois et le chemin en lacet qui la ramènerait dans la vallée.

Tout d'une fois la montagne, d'une courbure violente, se disloquait; la pente croulait à pic. Elle poussa un cri et s'accrocha à une touffe de genêts. Sous elle, à une profondeur d'abîme, le barrage, un train qui passait, le chalet du grand Cortise se brouillèrent. Une minute d'agonie pesa d'un poids d'éternité. Elle ferma les yeux; la touffe des genêts se déchaussait. Son âme déjà partie, elle pensa à sa mère, à sa petite classe de la ville... « Notre père qui êtes aux cieux...

— Ardent! Ardent! cria une voix sauvage.

Le Spirou d'un bras enlaçait le tronc d'un bouleau et, les pieds entrés dans les trous du

roc, de toutes ses forces la tirait par les aisselles.

Il avait l'agilité souple d'un chat. Les dents serrées, une force d'homme entre les sourcils, il put la hisser jusqu'à un bloc de pierre en surplomb. D'un dernier coup de reins, ensuite, il la remontait dans le taillis.

Une ombre froide enveloppa Noémie ; elle eut les yeux pâles des mortes ; elle cessa de sentir. Et ils demeuraient là seuls un long temps. Enfin elle ouvrait les paupières : un soupir déliait sa rigidité. Elle vit le Spirou, le fils des Mangombrou, assis près d'elle, ses genoux au menton, et la regardant froncé, tendu, sans rien dire. Il avait ôté sa veste et la lui avait jetée sur la poitrine, pour la protéger contre la pluie qui tombait toujours.

Elle ne sut pas d'abord ce qui s'était passé.

— Quoi ? Qu'y a-t-il ?

Il donnait de petits coups de tête devant lui, sifflant entre ses dents, les yeux sournois, comme à la maison quand il craignait d'être battu. Et puis, soudain, elle se souvenait, la glissade, le gouffre, le Spirou la tirant sous les bras. Elle eut une crise de sanglots.

— Sans toi j'étais morte, Spirou.

Elle le tint serré contre elle, tout mouillé, la chemise trempée par dessus la saillie dure de ses os : cette petite bête de la montagne, ignorant des caresses, maintenant avait à la pointe des dents un rire niais, gêné. Il restait pressé dans son étreinte, immobile contre la chaleur de sa vie.

— Ah! Spirou! mon petit Spirou! disait-elle sans cesse en le baisant.

C'était pour tous deux une minute de vie, de douceur infinie. Spirou serait demeuré toujours ainsi. Elle lui souriait.

— Tu es un héros, tu as fait ce que peu d'hommes auraient fait.

Un frisson glacé courut sous sa robe, ses dents claquèrent.

— Viens, viens, Spirou. Ramène-moi, toi, qui connais les chemins. J'ai froid. Vois, je tremble.

Alors seulement elle se rappela de la présence d'un être vivant la suivant sous bois.

— C'était donc toi, Spirou ?

Spirou nia effrontément, toute sa ruse et sa défiance revenues.

— C'est point moé, c'est point moé. J'vo dis que c'est point moé.

Et il se remettait à siffler entre ses dents.

XX

M. Fauche, depuis qu'il tombait des pluies douces, encore une fois lâchait la peinture pour la pêche. Celui-là vraiment se connaissait à prendre la vie comme elle lui venait, pêchant aux mois clairs, chassant l'automne dans la montagne et, le reste du temps, ne faisant rien. Noémie, en levant son rideau au petit jour, était sûre de le voir au milieu du fleuve sur sa barque avec Bellaire, tous deux debout dans leur caban et jetant la ligne à droite ou à gau-

che, selon que ça mordait. Quand c'était une tanche, le flotteur avait l'air de cligner de l'œil ; et le matin regardait. Le Chinois alors se persuadait qu'il allait pêcher quelque chose. Là-haut la montagne s'ennuageait de flocons gris comme des fumées de feux de pâtre au temps des pommes de terre cuites sous les fanes. La pluie quelquefois titillait l'eau comme d'un fourmillement de petits vers qui faisait monter les grévis. Avec une bonne pipe, on serait resté longtemps à regarder tout cela comme en songe.

Il était venu aussi à M. Fauche une petite âme de pluie comme à Noémie, une âme frileuse qui ne fait pas de bruit et n'est pas tout à fait éveillée. Depuis l'autre fois qu'il était allé à la ville, à peine ils s'étaient vus ; tous deux semblaient s'éviter. Après tout, qu'est-ce qu'ils auraient pu se dire ? Ce n'est pas Noémie qui lui aurait raconté son aventure au bois. Per-

sonne n'avait su que le Spirou l'avait sauvée. Il lui eût fallu révéler que, depuis un peu de temps, ce petit faune rôdeur traînait partout sur ses pas; et elle avait compris que ce cœur sauvage avait son mystère.

Jean Fauche passait donc ses journées à la pêche. Il y avait toujours des perches, des vandoises et du barbeau dans sa bannette. A cause de sa chair rude, il rejetait le hotu quand, avec sa bouche carrée, celui-ci avait mordu à l'hameçon. En regardant le poisson frétiller sous la pluie tiède, il pensait à des choses qu'il ne disait à personne. Il semblait être devenu plus secret, même pour le grand Cortise.

Le soir, il partait amorcer avec Tantin et Finette : il avait des endroits où il jetait la nasse et d'autres qui convenaient mieux aux verveux, de préférence dans les courants. Quelquefois au ferret ils s'avançaient jusque près du barrage, à la hauteur de l'écluse; il leur arrivait de prendre là dans les remous de la grosse

truite saumonée. Et puis, la nuit tombait sur eux à petites fois comme un vol de plumes noires. Avec Tantin il était plus à l'aise qu'avec les autres : il le laissait parler du malheur de Finette qui le rendait inconsolable, sans lui répondre. Tantin ne remarquait pas que sa poitrine par moments se gonflait comme s'il soupirait : lui-même, pour cette mésalliance de sa chienne, soupirait bien plus fort.

Tout de même c'était un peu triste à la fin, cette pluie qui effilait de la charpie autour du jour malade. On avait mal de quelque chose qu'on ne savait pas. Noémie perdit courage et regretta sa petite classe à la ville. « Mon Dieu ! que je suis seule ici ! » songeait-elle. Et elle ne détestait pas de se sentir devenir mélancolique, comme une chose nouvelle dans sa vie et qui la faisait vivre plus finement. D'une plainte douce elle se dorlotait elle-même et n'aurait pas voulu

être consolée. Oui, c'était là un sentiment qu'elle n'avait point encore éprouvé.

Le cimetière entourait l'église de ses murs bas, chenillés de cœdum rose. C'était une vieille terre bénite, la petite paroisse sacrée du bon repos, avec des croix pourries et des tertres étoilés de pissenlits. Les maisons alentour, par leurs fenêtres ouvrant sur les tombes, pouvaient voir leurs morts sous les orties, les buis et les hautes herbes. Le soir, une ombre descendait du clocher carré comme une housse qui jusqu'au lendemain les recouvrait.

Noémie avait fini par connaître toutes ces humbles sépultures, celles qui avaient un nom et les autres qui n'en avaient jamais eu. Il y avait là des vieilles gens qui doucement avaient trépassé, les mains en croix, dans l'attente du jugement dernier. Elles avaient ri, elles avaient pleuré, elles avaient aimé.

Ah oui, voilà, elles avaient aimé! Elles avaient été des épouses, des mères, des aïeules,

et elles étaient mortes, laissant continuer la vie sortie d'elles.

Noémie lisait :

« Ici repose Anne Perpétue Collette, femme de Adelin Jean Colette, morte dans sa soixante-neuvième année, regrettée de ses enfants, petits-enfants et arrière-petits-enfants. »

Celle-là avait été comme une grande vigne ramifiée en tous sens et qui avait provigné à travers le temps. Noémie aimait la douceur surannée de son nom : Anne Perpétue. Une autre s'appelait Noémie comme elle, dans un petit coin vert sous un saule. Elle aurait pu dormir là, elle aussi, après avoir vécu des simples besognes de la terre, si, au lieu d'être la petite graine germée dans une ville, elle avait couru toute enfant derrière une haie en choquant ses menus sabots blancs.

Noémie ! Et dans la solitude de son cœur, avec sa vie en elle qui, elle aussi, était faite de

souvenirs comme un petit cimetière de roses et de soucis, elle se sentait si vieille déjà !

— Oui, se disait-elle, vivre ici dans la vallée au pied de la montagne et le jour venu, fermer tranquillement les yeux... Ah ! ce serait bon !

Passant ensuite devant la pierre murée au chevet de l'église, elle saluait d'un signe de tête la mémoire du vieux curé qui, pendant un demi-siècle, avait paît ses ouailles dans les chemins de l'Evangile. C'était comme si elle l'eût connu en vie, comme si, à la bénédiction, elle se fût courbée sous le geste de ses mains vénérables.

XXI

De tendres et salutaires impressions lui naquirent. Elle s'en allait, raffermie pour avoir communié avec cette simple humanité qui avait trouvé la vie bonne malgré ses misères et ne l'avait quittée qu'à regret, le plus tard qu'elle avait pu. Et par delà le cimetière, derrière les petites clôtures en pierre, les choux, les carottes, les pois sur leurs ramettes étaient comme un symbole des fructifications humaines, sorties des jardins de vie. Toute l'affaire était d'aimer :

il fallait beaucoup aimer autour de soi pour mériter de vivre. C'étaient ceux qui avaient le plus aimé qui avaient le mieux vécu.

— Voilà, oui, se répétait-elle longuement, il faut beaucoup aimer.

Sa robe à petits coups levait là où battait son cœur.

Au bout de la semaine, vers le temps de la nouvelle lune, le ciel redevint fluide, haut, léger. De petites nuées blanches plissaient comme le surplis que la vieille Gudule à petits fers repassait pour le curé Jadot. Le soleil semblait regarder par les trous d'une dentelle. Et puis, de nouveau, c'était tout à fait le joli printemps vert et or. La terre bouillait comme une étuve dans le brouillard chaud du matin. On commença à battre les faux sur l'enclumette.

La gaîté était revenue à Noémie. Une fois

qu'elle passait devant la maison de M. Fauche, elle le vit qui ouvrait ses châssis pour donner de l'air à sa couche à melons.

Elle lui dit en riant, dans une imitation gentille du patois du pays :

— C'est-y que vous me boudez toujours, m'sieu Fauche?

Il se redressa, fit sauter son chapeau de paille.

— Je voudrais que je ne pourrais pas, à vous voir si gaie.

Et lui aussi riait, mais ce n'était pas le même rire que Noémie.

— Est-ce que vous êtes encore allé au ruisseau, monsieur Fauche, depuis l'autre jour que...

Elle fut sur le point de dire :

— Depuis l'autre jour que vous êtes allé à la ville.

Elle garda son idée pour elle.

Il remuait les épaules.

— Ça ne me disait plus rien.

Et lui aussi maintenant avait son idée qu'il ne lui communiquait pas.

Noémie conclut philosophiquement :

— La cloche ne donne pas toujours le même son.

Là-dessus, encore une fois elle se mettait à rire, et puis elle restait un peu gênée dans l'heure tranquille. Ils sentaient bien tous deux qu'ils ne s'étaient rien dit de la seule chose qui les intéressait sérieusement. Elle était entrée dans le jardin à petits pas distraits, la main derrière le dos, humant l'arome des œillets et des roses. Jean Fauche se demandait ce qu'il allait advenir. Il était en bras de chemise au soleil délicat du matin et, avec ses grands pieds qui se posaient sur l'empreinte de ses petits pieds à elle, il la suivait, les bras ballants. Elle arriva près de la porte de la maison, enguir-

landée d'une vigoureuse gloire de Dijon arborescente et dit :

— Comme c'est grand chez vous, monsieur Jean... je veux dire monsieur Fauche.

Il lui fut si doux de s'entendre appeler de son nom baptismal qu'il aurait voulu la prier de ne plus lui en donner d'autre. Il desserra les dents, la minute passa et il n'avait rien dit. Comme maintenant il se tenait aussi devant la porte, elle ne pouvait plus revenir sur ses pas. Sans savoir comment, elle se trouva dans le petit vestibule d'entrée, devant la tête de sanglier suspendue au mur.

— Oh ! fit-il pour répondre à la surprise qui lui remontait les sourcils, j'ai encore un renard !

La vieille servante s'avança jusqu'au seuil de la cuisine pour voir avec qui son maître causait : apercevant Noémie, elle eut une grimace comme si elle pensait que c'était déjà bien assez pour la maison de ce qui, tous les

quinze jours, attirait M. Fauche à la ville.

Le renard était sur l'armoire, des yeux en verre entre ses longs poils de moustache et les pattes bien écartées, tout prêt à se jeter sur la proie. Sa gueule ouverte, aux canines aiguisées pour entrer facilement dans la chair des poules, lui donnait un air de vie. Une cigogne, du haut de son long col, le considérait, le bec ouvert.

— Tiens! fit-elle, c'est comme dans la fable!

Et tout à fait à l'aise maintenant, elle faisait le tour de la salle à manger, regardant la sarcelle, le chevalier, la perdrix, l'outarde, le pingouin figurait derrière une vitrine comme des trophées. Il expliquait à mesure, énonçait le genre et la famille, disait où et quand il les avait tirés. Lui-même les avait empaillés : un naturaliste lui avait enseigné la méthode.

Elle maniait délicatement ces anciennes vies, la narine chatouillée par l'odeur de poivre et

de camphre qui ressortait de dessous les plumes. Elle se faisait toute ignorante pour lui laisser le plaisir de lui révéler cette ornithologie.

— Oh! monsieur Fauche, un pingouin, une outarde, vous dites? Que c'est amusant!

Elle n'eut pas l'air de s'apercevoir qu'elle passait dans la petite pièce qui joignait la salle à manger, un réduit encombré de lignes, de filets de pêche, de boites d'amorces, d'outils à menuiser.

— Je vous en prie, fit-il, ne vous attardez pas : il y a ici un désordre.

— Mais non...

Elle pensait qu'en multipliant un peu les coups de plumeau, elle aurait très bien passé sa vie dans cette maison. Devant la fenêtre, battaient les sabots du vieux Tantin. Il était grand comme une grosse araignée sur le fond de la montagne. Le sourd, lui, de ses énormes gestes dans le ciel, semblait jouer à la

boule avec le soleil. Quelle sensation nouvelle c'était là pour elle! La marine, les bateaux qui filaient sur le fleuve, les nues dans l'air bleu avaient un aspect inhabituel, bien plus plaisant, à travers les petits carreaux des vitres. Et surtout la rive opposée, dans la buée lilas, se reculait si lointainement qu'on ne savait pas comment on aurait pu y aborder. Elle ne cherchait pas à s'expliquer ce mystère. Elle avait bien assez à faire de sourire, de remuer doucement la tête, de pousser des oh! et des ah! à ce que lui disait Jean Fauche.

Il lui montra ses lignes, les petites et les grandes, les lignes de fond et les autres. Il lui apprenait comment on met les amorces. Les verveux se déployaient en forme de chausse : il les descendait avec des pierres dans un courant, du pain de chènevis pendant à une

corde; et comme cela remuait, le poisson suivait le courant et venait mordre au chènevis. Elle vit les crins de cheval, les plombs, les petites plumes, les poissons en étain, les petits sacs d'avoine. Le grand épervier, avec ses six mètres de filet à plomb, l'émerveilla : il la jetait dans une eau un peu agitée, près du barrage, après la pluie.

— Si vous venez un jour...

Certainement elle viendrait, il n'avait qu'à lui faire signe. Et à toucher tous ces engins qui étaient la mort pour le peuple des eaux, il lui naissait une petite âme de guet et de ruse comme si déjà elle était dans la barque aux côtés de M. Fauche, comme le Chinois. Il aurait pu dire d'elle à son tour que la cloche n'a pas toujours le même son.

Elle aperçut tout à coup dans un coin la bourriche avec laquelle Fauche s'en allait à la ville

quand le temps était venu. Elle eut un saisissement : c'était comme si l'ombre d'un nuage était entrée dans la chambre.

Il vit qu'elle regardait la bourriche et ensuite, lui aussi, elle le regardait comme pour lui demander quelle était la personne qui pouvait bien manger tant de poisson. Il se troubla, ses paupières battirent; et il demeurait là, les mains large ouvertes le long du pantalon, comme les garçons du village devant le conseil de milice. Le petit nuage aussitôt remonta : une malice passa dans l'œil de Noémie. Elle le trouvait vraiment dans ce moment, malgré sa grande taille et ses larges épaules, si au-dessous de ce que doit être un homme! Il aurait voulu lui dire :

— Non, ce n'est pas ce que vous croyez.

Et il baissait la tête avec tristesse.

— Ah! Dieu! pensa-t-elle pour la première fois, serait-il malheureux!

Tout fut changé : elle n'eut plus que sa bonne petite âme de sœur de charité; elle le regarda avec une sympathie sincère. Si elle avait osé, elle lui aurait pris les mains. M. Fauche parut deviner sa pensée : son attitude accablée lui donna raison. Il fut malheureux d'en être réduit, lui, un homme de sa force, à inspirer à une jeune femme comme elle, un sentiment de pitié qui était presque une déchéance. Comme ils repassaient par la salle à manger, Jean Fauche vit que le renard dardait sur lui ses yeux de verre étincelants ; et les yeux disaient :

— Sois malin comme moi, le renard. Ne lui livre pas ton secret, ou c'est toi qui seras mangé.

C'est ainsi qu'encore une fois coula la minute confiante. On entendait dans la cuisine les oignons grésiller à la casserole, dans le beurre. La vieille servante avait laissé sa porte entr'ouverte et tâchait de surprendre les paroles qu'ils se disaient.

M. Fauche pensait : « Qu'elle me déteste plutôt ! » Il la regardait avec l'œil du renard, en riant. Il lui avait posé la main sur le bras et la poussait vers le vestibule. Mais, maintenant qu'elle était dans la maison, elle ne paraissait plus pressée d'en sortir. Elle eut l'air de le défier, une bribe de sa chanson aux dents. « Moi qui le plaignais ! songeait-elle. Il ne mérite que mon indifférence ou mon dédain. » Son regard en tous sens tournait, épiant un indice de la mystérieuse inconnue qui tenait une si grande place dans la vie de M. Fauche. C'étaient la cigogne, la sarcelle et toutes les autres bêtes empaillées qui étaient étonnées de sa hardiesse.

Une des vitres, du côté de la marine, soudain vola en éclats; un caillou roula sur la natte d'osier tressé qui recouvrait le carreau. Les yeux du renard semblaient rire

derrière ses poils roux. Le bris avait étoilé la vitre; du grésil fin s'émiettait sous la fenêtre.

M. Fauche courut vers la porte. Tantin, Fré D'siré et le passeur avaient entendu le bruit; mais personne n'avait vu lancer le caillou. A la file, en discutant, ils entrèrent dans la chambre. Les mains aux genoux, ils se courbaient, ramassaient le caillou, le remettaient à la place où il était tombé. Moya parla d'aller quérir le garde champêtre, mais Jean Fauche s'y refusa. Il était ennuyé que Noémie fût encore là : la vieille Hollemechette n'aurait eu qu'à sortir de sa maison; le village pendant des jours eût épilogué. Heureusement cette méchante femme graissait son piège à rats.

A force de tourner sur la marine, ils découvrirent au bas de la berge le Spirou pêchant tranquillement avec une ligne faite d'un scion. Quand Tantin l'interrogea, il le regarda de ses yeux en dessous et haussa les épaules. Celui-là non plus n'avait rien vu.

— C'est toi qui as jeté le caillou, lui dit Noémie en le menaçant du doigt.

Il ne répondait pas et sifflait entre ses dents.

XXII

Tout là-haut Chantrain, le fermier des Hayons, avait commencé le premier. Son verger ayant mûri à la chaleur de la montagne plus vite que les autres, on l'avait aperçu un matin fauchant avec ses hommes. Le fermier au-dessous s'était dit : « V'là Chantrain qui fait ses foins. Dans une semaine ce sera le temps pour moi. » Et, en effet, le lundi venu, il était allé avec ses tâcherons à l'herbage. Celui qui était plus bas, le voyant marcher à larges endains dans son pré,

à son tour avait fait sortir les faux. L'un après l'autre, tout le monde s'y était mis. Derrière les haies des petites maisons, comme dans les grandes fermes, partout tintait l'enclumette et sonnait haut la trempe souple de l'acier. C'était un bon moment dans l'année : on était content. Le faucheur d'abord arrivait; il entrait dans le champ roux, ayant de l'herbe jusqu'à la ceinture. Sa faux entre ses poings tournait en rond comme fauche la langue du bœuf. Et ensuite les femmes fanaient : il y en avait qui s'arrêtaient pour donner à téter à leurs nourrissons.

Avec leurs grands fauchets de bois, elles semblaient peigner les cheveux d'or de la terre. Au soir on ameulonnait; les moyettes flambaient rouges dans le couchant : alors, sous la lune claire, les grillons sautaient en jouant des cymbales jusqu'au lendemain. Le bon Dieu de l'église, par les carreaux cassés du vitrail, sentant venir à lui l'odeur des foins cou-

pés, souriait. Il était là-dessus de l'avis de l'âne et de la vache et trouvait que c'était bon.

Noémie, comme les autres, était montée faire les foins : les Moya avaient un verger à mi-pente dans la montagne. Le faucheur allait devant ; les faneuses suivaient, râtelant, étendant la fauchée blonde. A midi l'hôtelier avait envoyé le café, les tartines et une terrine de riz au lait. Elles s'étaient assises en rond sous un pommier. Noémie avait pendu sa robe à une des branches, vive et souple dans son jupon de paysanne. C'était comme au temps de la jeunesse du monde : la lumière était tendre, haute, vitale ; l'ombre sur la terre rose balançait une résille lilas. Les champs fumaient au soleil. Un léger vent agitait des cassolettes d'odeurs tièdes qui sentaient la vanille et le merisier. Le coucou, dans le bois, très loin jetait trois fois ses deux notes graves comme une horloge.

Et maintenant un grand silence planait dans la campagne. Dans les fermes le chien dormait : tous les hommes étaient couchés derrière les haies.

Noémie, la bouche ouverte, de chaleur et de lassitude soufflait à petites haleines. Sa gorge se gonflait comme le pain au four. Elle tenait ses mains à plat contre la terre, là où roulait un palet d'ombre. La brise lui courait en caresses fraîches dans le cou.

Les yeux plissés, toute molle et grisée, elle regarda au bas de la pente, par delà les touffes rondes des pommiers, les toits des maisons des ruelles. Le clocher de l'église effilait sa pointe d'ardoise sous son coq d'or. Elle voyait distinctement la maison du curé, toute blanche comme une terrine de lait, une vraie maison pascale au temps des cerisiers en fleur. Puis les toits s'abaissaient vers la marine et elle reconnaissait la maison de Jean Fauche. Tout cela si doux dans le brouillard de soleil que

c'était comme l'image peinte du bonheur.

Une vie chaude battait à ses tempes ; son cœur faisait un bruit d'eau vive, comme le ruisseau qui, à bouillons légers, descendait de la montagne.

C'était une joie vierge, extasiée, d'être, dans le tourbillon du monde, l'humble petite chose frémissante où passe le grand courant éternel. Elle appuyait sa main sur sa gorge, les yeux fermés, immobile, toute concentrée dans le sentiment profond de sa vitalité. Il lui semblait qu'il n'y avait pas une papille de sa chair qui, à elle seule, ne vécût autant que toute la vie entière de son corps.

Un frisson religieux l'agita. Si c'était cela Dieu tout de même, pensa-t-elle, si Dieu était le vent, la lumière, le petit brin d'herbe, l'insecte et toute la vie en moi et en dehors de moi ! Si le monde même était Dieu !

Un pinson tirelira dans un prunier, à la limite du pré. Oui, voilà, si celui-là, avec sa

gaîté de vie, était Dieu aussi! Autrefois elle eût tremblé de la hardiesse d'une telle idée et maintenant cette idée lui faisait du bien. Elle se sentait elle-même une parcelle utile, indispensable, dans l'énorme circulation de la vie. Une créature humaine, quand une fois cette chose auguste lui est entrée dans l'âme, ne peut être inférieure à ce que l'a faite la nature. L'oiseau encore une fois chantait : il avait donné un petit coup d'aile et maintenant se tenait dans le pommier au-dessus de sa tête.

Elle rouvrit les yeux, s'étonna de ne plus voir les faneuses sous le pommier : elles avaient gagné l'ombre d'or d'une meule de l'autre année; couchées à plat sur le ventre, elles dormaient la tête dans les bras. Noémie songea qu'après tout ces rudes filles de la terre, avec leur instinct puissant et borné qui faisait d'elles les sœurs des génisses et des brebis,

étaient peut-être plus près du sens vrai de la vie que celles qui sont enclines à toujours raisonner. Son esprit fit un saut : elle se demanda ce que Jean Fauche, lui, dans sa tête d'homme, pouvait bien penser de tout cela.

Elle l'avait aperçu tout à l'heure, montant à ses ruches dans la montagne. Ils avaient échangé un bonjour par dessus la haie qui les séparait. Et il lui avait annoncé aussi que son plant de tabac promettait une bonne pousse.

Ils n'avaient parlé que de cela : cependant Jean Fauche souriait, une lumière dans les yeux. Il ne lui eût point parlé autrement d'une chose qu'il se fût promis de lui dire depuis longtemps. Et ensuite il avait continué à monter.

Ah! oui, M. Fauche!... Mais avait-il jamais eu le temps de penser sérieusement à la vie?...

Elle songea que bientôt il descendrait.

Elle avait attiré une poignée de foin, et par jeu, s'en couronnait la tête. L'herbe faisait un

nuage blond à ses cheveux. Mon Dieu! elle était vraiment, elle aussi, sous cette toison d'or et d'émeraude, une petite chose de la terre comme les faneuses.

Elle prit toute une gerbe, l'épandit sur ses épaules; et follement, les narines battantes, elle aspirait l'âme expirée des seneçons, des marguerites et des centaurées. En cascade d'aromes et de soleil ruissela l'herbage. Elle ressembla à une tendre faunesse ingénue au giron de la vie verte. Quelquefois il tombait une petite plume d'oiseau.

L'air était nuptial, tout chargé d'amour. Elle eut aux lèvres le baiser chaud du vent; de la pointe de sa langue elle mouillait les coins de sa bouche. Et un peu plus sa gorge palpitait. C'était bon comme de manger de la glace à petites cuillerées dans la chaleur du plein été. Oui, cela, et encore autre chose qui parfois la faisait toute froide délicieusement.

Elle regarda courir sa vie humide sous le

tissu fin de ses mains comme le jus d'un fruit, le sang fluide et pourpré d'une grosse rose. Douceur de se sentir vivre dans l'heure divine, avec le poids léger du ciel, de l'éternité bleue sur soi, comme une eau qui monte et submerge! Ses doigts jouaient au soleil, ils avaient la grâce et la beauté des fleurs animées. L'ombre leur passait aux phalanges des bagues vives comme de souples et glissants lézards.

Elle remonta, lui enlaça tout le corps de l'enroulement d'une liane, d'une guirlande de mains autour du frisson de sa peau. Sur cette Noémie si sage soufflait maintenant un petit vent de folie, le vrai petit vent qu'il faisait dans sa chanson. Elle se laissa tomber dans les foins, ivre d'air, d'odeurs et d'espace. Sous sa vie frémissante, la terre aussi d'une longue palpitation s'émouvait. Et voilà que tout à coup elle pensait à l'amour.

— Eh bien... eh bien, mademoiselle...

Et c'était comme à l'école quand, pour une

faute vénielle, elle reprenait, d'une voix sévère, une des élèves de sa petite classe. Elle fut droite sous le pommier, dans la clarté haute, et à pleines mains elle secouait son jupon comme si du même mouvement elle en faisait tomber la petite défaillance. Des roses de sang lui brûlaient la joue.

XXIII

Une voix, dans le chemin qui venait d'en haut, appela :

— Mademoiselle Noémie !

Elle vit que c'était M. Fauche qui descendait.

Il arrivait à larges pas, les pierres grinçaient et roulaient sous ses semelles à gros clous. Et il était très rouge, les yeux petits et vagues comme si le sommeil l'avait surpris près de sa ruche et qu'il vînt seulement de s'éveiller. Encore une fois la haie du champ les séparait.

— Je puis vous donner de bonnes nouvelles de mon tabac, dit-il. Il va falloir bientôt pincer les tiges. Et puis, ce sera le temps d'enlever une feuille sur deux.

Noémie en parut aussi enchantée que lui-même, bien qu'au fond elle eût préféré qu'il lui parlât d'autre chose. Mais elle comprenait qu'il y avait là un sens caché comme dans tout ce qu'on se dit. Il eût pu tout aussi bien s'exprimer ainsi :

— Je suis monté à mon champ pour être plus seul avec moi-même et mieux penser à vous. J'en suis redescendu avec l'espoir de vous retrouver ici. Le tabac aurait pu attendre jusqu'à l'autre semaine ma visite.

Elle s'aperçut qu'il regardait les foins qui lui pendaient aux cheveux comme des fils. C'était comme s'il avait pensé : « Elle s'est endormie sous le pommier tandis que, de mon côté, je dormais près des abeilles. »

— Oui, dit-il, j'en aurai bien cette année deux cents livres.

Il ne se doutait pas lui-même qu'il parlait maintenant du miel de ses ruches.

Ils demeurèrent un instant sans rien se dire, avec leur secret entre eux, comme la haie. Et Jean Fauche clignait légèrement de l'œil droit ainsi qu'à la chasse, quand au bout de son fusil il tenait un lapin. Il venait de voir, se balançant aux branches basses du pommier, comme une personne vivante à l'escarpolette, la robe de Noémie.

— Voilà, dit-elle en riant, il faisait vraiment trop chaud.

Lui aussi franchement riait. Elle paraissait si déliée et si fine avec son simple petit jupon sur les hanches, que c'était une joie de penser au plaisir qu'on aurait eu à la porter, légère comme une plume, à travers la montagne.

Comme il fumait, il tira une grosse bouffée qui, en montant, ressembla à la chevelure d'un petit ange dans le ciel; et on ne savait pas pourquoi il disait deux fois de suite :

— Voilà, oui, c'est comme ça.

Ils firent quelques pas, chacun derrière la haie, lui très grand, dépassant les pousses vertes de tout son buste. Elle avait ramassé une marguerite et en suçait la tige entre ses dents. Ils arrivèrent ainsi jusqu'à l'échalier qui fermait le champ. Et là il s'arrêtait.

— Voyez un peu si j'avais été auprès de vous : nous aurions fané chacun notre part du champ. Cela m'aurait rendu content.

Il fixait sur elle des yeux ronds, éblouis. Et c'était drôle, voilà que tout à coup elle pensait aux boules de verre du renard.

— Eh bien ! dit-elle, il y a là un râteau. Nous nous y mettrons à deux quand le jour sera un peu moins chaud.

M. Fauche fit jouer la barrière et ensemble ils allaient à petites fois très doucement, comme s'ils avaient peur de marcher sur leur ombre à leurs pieds. Et puis ils s'assirent sous le pommier. Jean Fauche était bien heureux d'avoir été visiter son tabac, ce jour-là.

Il avait laissé éteindre sa pipe, il ne songeait plus à en rallumer une autre. Son cœur comme un gros pois levait dans sa poitrine : on voyait trembler un bouton qui ne tenait plus que par un fil à son gilet.

Enfin il dit :

— Je resterais comme cela des jours à vous regarder, c'est une si bonne chose !

Jamais il n'en avait dit autant. Et Noémie un peu de temps ferma les yeux.

Une histoire de touchante tendresse, étude d'âmes à la fois profonde et simple, qui se développe sur un fond de nature où le grand écrivain a fait passer toute sa vigueur de race et toute sa délicatesse de poète, telle est la nouvelle œuvre de CAMILLE LEMONNIER : **Comme va le Ruisseau**, qui vient de paraître à la Librairie OLLENDORFF. Le titre seul en est déjà d'une expression charmante, et l'on croit, à l'entendre, percevoir comme un murmure lointain, la fraîcheur attirante et troublante du filet d'eau qui glisse et du cœur qui s'éveille... On reconnaît dans ce livre l'auteur de *Claudine Lamour* et du ***Petit Homme de Dieu***, mais avec quelque chose de plus largement humain peut-être, qui imposera plus nettement encore au grand public intelligent son nom déjà glorieux.

XXIV

Quand Noémie était ici ou là, on pouvait être sûr que Jean Fauche n'était jamais loin. Personne ne l'avait averti et cependant, au bout de quelques instants, elle le voyait arriver avec son air un peu gauche de bon géant. Il avait une singulière manière ensuite d'être étonné, levait haut les sourcils, disait :

— Comment, c'est vous, mademoiselle Noémie !

Et elle paraissait aussi étonnée que lui. Son

cœur très vite comme un rouet tournait. Deux petites roses vives lui tremblaient aux joues. On ne pouvait admettre que le vent l'eût dit aux petits jardins derrière les murs et que les jardins l'eussent répété aux abeilles de M. Fauche. Pourtant tout s'arrangeait comme si de proche en proche une rumeur était venue jusqu'à celui-ci, une rumeur de petites voix disant :

— Nous avons très bien vu sa robe qui enfilait les ruelles, et à chaque pas qu'elle faisait, la robe se soulevait et, dessous, une bottine et puis l'autre, chacune à son tour, arrivaient regarder curieusement si on n'allait pas bientôt s'asseoir dans un joli petit site vert où M. Fauche ne tarderait pas à apparaître.

Après tout, c'était là une simple conjecture : il n'y avait que le coucou du bois qui en savait là-dessus plus long que tout le monde. Noémie arrivait toujours par le même chemin et à la même heure. Le coucou alors faisait

sonner son horloge ; c'était comme s'il eût dit :

— Voilà l'heure, monsieur Fauche... Le petit sentier à droite...

Et Jean Fauche était debout devant elle.

Depuis qu'on faisait les foins, la petite classe là-haut chômait. Les enfants râtelant la fauchée, il n'y avait plus que çà et là une fillette qui dans la maison vide berçait le dernier né et trempait la sucette dans le lait.

Noémie eut un peu plus de loisir pour visiter ses malades. Un vieux toussait, traînant un ancien catarrhe comme un colimaçon sa maison. Une aïeule, dans sa cahière, à l'ombre d'un noyer, s'en allait d'usure, toute cassée et, les deux mains sur les genoux, regardait toujours du côté de la barrière, comme si quelqu'un qu'elle savait allait bientôt entrer. Ceux-là n'étaient pas guérissables, ils étaient malades de la vie : Noémie leur donnait le seul remède qui

déride les vieilles gens, sa gaité de petite grive qui a picoré les raisins de la vigne. En outre, il y avait toujours quelqu'un qui enfournait son pain, tournait la baratte ou herbait du linge frais sur la haie. Et naturellement Noémie prenait sa part de la corvée. Tout le monde avait oublié qu'elle quitterait le village un jour. Jean Fauche s'asseyait sur le banc, devant la maison, et fumait une pipe, en l'attendant. Ensuite ils longeaient les vergers, honnêtement.

Or, une fois qu'ils étaient allés ensemble au ruisseau, elle vit que le verger avait été fauché : un âne sur la pente remontait la dernière charretée.

Elle fut prise d'une tristesse comme si une chose de sa vie partait avec le grison. Elle avait rêvé là, elle avait eu là sa première joie d'abandon avec M. Fauche et pourtant elle ne pensait pas encore à l'amour, elle n'était pas encore entrée dans la maison fleurie où le renard si étrangement l'avait regardée

avec son œil de verre. Le champ sous les pommiers sentait bon le miel et la vanille comme chez le pâtissier. Les petites araignées qui font de la dentelle arrivaient voir au bout de leur toile comment la fléole, l'éthuse et la renoncule s'y prenaient pour tisser un si merveilleux tapis. Maintenant il n'y avait plus, sous les tiges coupées à ras de la terre nue, que le cri saccadé du grillon comme un léger sanglot de soleil. C'était la fin d'un rêve et avec l'âne tirant la dernière charrette, s'en allait l'âme jeune de l'année.

M. Fauche eût voulu savoir pourquoi tout à coup elle se taisait : c'était comme si une boîte à musique jouant une valse de Schulhoff s'était cassée entre eux. Les arbres faisaient silence : il semblait que le vent aussi était mort.

— Sûrement, mademoiselle Noémie, dit-il à la fin, vous pensez à quelque chose qui n'est pas gai.

Il la regardait, inquiet, le dos en boule, comme quand il était dans sa barque, au petit jour froid, avec le Chinois, attendant que le barbeau mordît.

— C'est vrai, répondit-elle, je pense que mademoiselle Larciel va bientôt tirer sa révérence à la montagne... Encore quinze jours et mon congé aura pris fin.

Elle se mit à rire :

— Adieu, paniers, vendanges sont faites !

Jean Fauche avait pâli.

— Si nous nous asseyions un peu ici, dit-il.

Il soufflait fortement comme un homme qui nage contre le courant. C'était cette petite Noémie tout de même qui, dans ce moment difficile, avait encore le plus de courage.

Elle s'assit au bord du ruisseau, symétrisa d'une tape de la main les plis de sa jupe. Ses

bottines dépassaient l'ourlet de la robe et avaient l'air de se dire l'une à l'autre :

— Nous savions bien que cela arriverait.

Le ruisseau seul l'entendit.

M. Fauche s'était laissé tomber à côté d'elle et il arrachait machinalement des touffes d'herbe. Il pensait :

« Mon Dieu ! qu'il est donc difficile de parler ! Ce n'est pas Cortise qui serait embarrassé ! Celui-là sait toujours dire aux filles le mot qu'il faut... »

Justement, Cortise courtisait le fille aux Piette, une belle qui se passait un ruban rouge dans les cheveux quand il venait. Dans son trouble, Jean Fauche s'écria :

— Je les ai vus passer tout à l'heure : ils allaient vers le bois. Il lui avait roulé son bras autour de la taille. C'est Annette du Rond-Chêne qui sera furieuse !

Elle était étonnée, ne sachant de qui il voulait parler.

— Qui, il ?

— Le grand Cortise, tiens !

Aussitôt elle se fâcha.

— Non, voyez-vous, monsieur Jean, ne me parlez plus jamais de Cortise. Je le déteste. C'est un homme qu'il vaudrait mieux pour vous n'avoir jamais connu. Il est fourbe et suffisant. Il se fait un jeu d'un cœur de fille. Je n'ai pas oublié qu'une fois, en vous poussant le bras, il a cligné de l'œil comme nous nous croisions sur le chemin. Il n'aurait pu dire autrement : « En voilà une petite poulette qu'il ne tiendrait qu'à moi de croquer ! » Et qui sait si vous aussi, monsieur Fauche, vous ne l'avez pas pensé dans ce moment !

Une colère moussait à sa narine.

Il répondit simplement :

— Je ne suis pas un homme comme Cortise.

Un silence tomba, le ruisseau en profita pour faire trois petits sauts sur lui-même, en bouillonnant contre une grosse pierre. Et puis bravement M. Fauche reprenait :

— Ecoutez, je ne veux pas passer pour meilleur que je ne suis. Moi aussi, autrefois, j'aurais été capable de faire ce que faisait Cortise, bien qu'entre lui et moi, c'était généralement de toute autre chose qu'il s'agissait quand nous étions ensemble. Voilà, je vais vous dire, mademoiselle Noémie, c'était surtout affaire de vider ensemble des bouteilles en nous contant des histoires de pêche ou de chasse. Souvent je buvais un coup de trop au point d'en avoir la tête montée. Oui, de nous deux, c'était moi qui étais le plus vite dedans, comme on dit. Mais voilà, quand je rentrais, il n'y avait personne pour me dire qu'un homme qui boit à en perdre la raison est bien près de n'être plus un homme. J'avais besoin de vous faire cet aveu avant de vous...

Sa voix baissa d'un ton.

— De vous parler de quelque chose de plus sérieux.

Noémie se remettait à donner des tapes légères sur sa robe.

« Qu'il est terrible ! » pensa-t-elle.

Elle regardait sur l'autre berge les véroniques lui sourire avec leurs prunelles bleues.

XXV

M. Fauche éprouva subitement une démangeaison à la nuque. Il passa un doigt dans le col de sa chemise ; il aspirait fortement l'air. Les épaules basses, il parut implorer des yeux Noémie.

Comme allait le ruisseau, leur âme aussi allait vers une chose qu'ils ne savaient pas.

— S'il passe une abeille, se dit-il, c'est que je dois parler.

Et une abeille passait.

— Je voulais vous dire ceci, mademoiselle Noémie... C'est que si vous vouliez être ma femme, vous pourriez prolonger votre séjour ici autant que vous le voudriez. Il n'y aurait plus de raison pour retourner à la ville. Voilà la chose que je voulais vous dire depuis un peu de temps.

Elle se leva, retomba assise et, à son tour elle devenait toute pâle, à côté de lui qui s'était empourpré comme une pêche mûre.

— Oh! monsieur Fauche, qu'est-ce que vous avez dit là?

Ce fut une minute de douceur infinie : sa vie s'arrêta; elle ferma les yeux. Elle avait éprouvé cela une fois dans sa petite vie d'enfance, le jour où elle avait fait sa première communion : elle aurait voulu mourir avec la sainte hostie sur la langue. Ensuite ses larmes coulèrent : jamais elle n'aurait pu croire que M. Fauche

serait allé jusque-là. Désormais ils ne pourraient plus penser à autre chose.

Il lui avait pris la main et il disait d'une voix profonde :

— Je ne valais pas grand'chose, comme tous les hommes qui ont eu une vie trop facile. Je n'ai eu que la peine de naître pour être ce que je suis, un garçon riche qui passe son temps à pêcher et à chasser. Je sens seulement aujourd'hui qu'un homme a mieux à faire que cela. C'est vous, si courageuse, si bonne qui m'avez ramené à la vérité. Jamais avant vous je n'aurais eu cette pensée. Vous avez passé dans ma vie comme une bonne action ; et à peine je vous connais : c'est comme si je vous avais aimée toujours. Je crois bien que je deviendrais tout à fait un homme si vous vouliez m'aimer un peu aussi.

Elle sourit à travers ses larmes.

— Qu'est-ce que nous allons devenir à présent, monsieur Jean ?

— Appellez-moi Jean, s'il vous plaît, fit-il humblement.

— Jean, dit-elle.

Et toute remuée, elle le regardait dans les yeux.

Tous deux alors restèrent un long temps à s'écouter se parler en dedans, la bouche ouverte, sans paroles. Une fauvette dans le buisson gazouillait comme à la messe la petite flûte de l'orgue pendant l'élévation. Le bon Dieu doucement soufflait un peu de vent dans les arbres.

Et puis, comme il vient une fleur à la branche quand naît le printemps, leur silence s'épanouit dans la musique lente, profonde, des voix.

— Cela m'est venu une fois que vous étiez chez les Mangombrou à soigner le garçon, dit-il. Je passais, on m'a dit que vous étiez là. Je vous ai vue par la fenêtre, vous teniez la main de l'enfant ainsi.

— Moi, fit-elle, ce fut la première fois que je vous parlai par dessus votre haie. Vous ôtiez

vos petits pots. Et je croyais vous détester... Comme c'est ridicule!

Elle ne lui aurait pas dit autrement que déjà elle l'aimait en ce temps.

— Noémie, ma chère femme...

Il lui avait noué son bras autour des épaules.

Tout d'une fois, elle repensa à ses petites de la ville. Comment avait-elle pu les oublier? C'était comme si déjà ils étaient morts pour elle, ces cœurs tendres d'enfant où cependant elle n'avait jamais cessé de vivre. Ses fibres se crispèrent.

— Ah! dit-elle, il vaudrait mieux que vous ne m'eussiez jamais parlé de cela! Qu'est-ce qu'elles deviendraient là-bas sans moi? Est-ce que moi-même je pourrais vivre sans elles? Je vous en prie, monsieur Jean, laissez-moi libre de retourner auprès de mes enfants... Ne me reparlez plus de cela.

— C'est que, dit-il, moi aussi...

Sa voix trembla, il passait la main sur son front, son souffle était rapide et court ; et il n'osait plus regarder Noémie.

— Peut-être j'aurais dû vous dire cette chose avant l'autre, fit-il enfin. Oui alors, il me semble que c'eût été toute ma vie que je vous livrais. Mais voilà, cela, je le retardais toujours : il y a des choses si difficiles à dire!

Noémie eut la perception nette qu'il allait lui confesser pourquoi, tous les quinze jours, il s'en allait à la ville, avec son petit panier à poissons. Le renard n'était plus là pour lui dire avec ses yeux de verre : « Fais comme moi qui suis le renard, sois malin. »

Et c'était elle maintenant qui tremblait. Elle aurait voulu lui mettre la main sur la bouche en disant :

— Je ne veux rien savoir.

— Oh ! fit-il après un instant, c'est une triste histoire. Une histoire comme il en arrive à un jeune homme abandonné très jeune à lui-même. Supposez qu'un jeune homme ait un enfant... Oui, un petit enfant... Est-ce qu'on peut abandonner un enfant qui n'a personne au monde? Dites, Noémie, est-ce qu'une pareille chose est possible ?

Et alors il lui racontait sa vie, une passion de ses vingt ans, la venue au monde d'un petit être, la mère mourant de l'existence qu'elle lui donnait.

« C'était donc cela ! » pensait-elle, délivrée à la fois et attristée.

Elle entendit lui revenir la moquerie du village autour du mystère des disparitions de Jean Fauche, les médisances de la vieille Hollemechette et chez les autres, les réticences sournoises comme pour des horreurs qui se seraient passées à la ville.

Elle le regarda avec une grande lumière humide dans les yeux.

— Oh! Jean, vous avez un enfant! Qui jamais aurait cru cela?

— Un enfant qui bientôt aura neuf ans, Noémie...

Il levait franchement le front, heureux de n'avoir plus rien à lui cacher. Son visage était loyal et tendre : c'était le visage d'un autre homme qui avait conformé sa vie à sa conscience.

— Il me semble que je ne vous connaissais pas encore, dit-elle. Maintenant seulement je commence à voir dans votre âme.

— J'avais si peur de vous! Vous étiez si au-dessus de nous, si au-dessus de moi, avec votre âme comme un petit oiseau dans les nuages...

Il ajouta avec une caresse dans la voix :

— Comme une alouette qui file sa chanson tout en haut dans le ciel. Ah! vous devez me trouver bien enfant moi-même... Un homme comme moi, avec de larges épaules comme les miennes, vous parler ainsi... Et pourtant ce

serait si bon, n'être toute la vie qu'un cœur de grand enfant entre vos mains, Noémie !

Elle secoua la tête.

— Dites plutôt : un vrai cœur d'homme, fit-elle gravement.

Il chercha sa main, la tint, toute fraîche de brins de serpolets arrachés, dans la sienne. Un peu de la vie de la terre ainsi leur passait dans les doigts.

— Voyez un peu comme j'étais sotte ! dit-elle : les gens d'ici ne savaient pas ce que vous alliez faire à la ville ; je souffrais de leur entendre raconter des histoires.

— Oui, je gardais cela comme une chose sacrée. C'est un sentiment profond en moi et que je n'aurais pu expliquer. Je craignais toujours qu'il se trouvât quelqu'un pour faire honte de sa naissance à l'enfant... Les petits comme lui souffrent déjà dans le mal qu'on pense d'eux.

Elle se revit à sa petite classe. Là aussi il y avait des enfants qu'un mystère entourait, des enfants qui n'avaient jamais mis leur bouche ronde sur les joues d'un père ou qui, tout petits, leur mère partie, n'avaient connu que le visage irrité d'une marâtre. Comme elle comprenait qu'il aimât son enfant, puisqu'elle aimait bien les enfants des autres à l'égal de ceux qu'elle aurait pu avoir elle-même ! Et une pensée tendre lui vint dans un sourire.

— Oh ! fit-elle, vous auriez pu avoir aussi votre petite classe !

Le garçon s'appelait Eloi : il lui avait donné ce nom qui avait été celui de son père. De bonnes gens l'élevaient, des gens qui avaient déjà des filles et des fils. Eloi grandissait là comme dans une famille que lui eût donnée la nature.

— Et n'est-ce pas, fit-elle, ils aiment tous le poisson dans cette famille ?

— C'est curieux, disait-il en riant, ils se plaignent toujours que je ne leur en apporte pas assez.

Alors elle battait des mains.

— Oh! cela me rend si heureuse!

Est-ce qu'elle aurait seulement pu dire pourquoi?

— Maintenant voilà, j'ai tout dit, reprit-il, j'ai mis ma vie entre vos mains. J'étais un si pauvre homme avant que vous ne soyez venue! Noémie, m'aimerez-vous assez pour vivre un jour de ma vie?

Il lui avait pris la taille et tendrement l'attirait; et elle ne se défendait pas, elle était près de lui comme une petite chose de vie charmée, comme une couleuvre qui a bu du lait.

— Devenir votre femme? C'est là quelque chose de si nouveau pour moi que j'ai besoin d'être un peu de temps seule avec moi-même pour me rendre compte de cela.

Les buissons soudain craquèrent et puis le bruit se reculait; Noémie vit distinctement une

tête d'enfant qui fuyait derrière les haies. Elle ne disait pas à Jean Fauche que c'était le Spirou. Mais lui se levait, ennuyé que quelqu'un eût pu les surprendre. Il allait voir et revenait, pensant qu'après tout, ce pouvait être un lapin à cause des carrés de choux qui n'étaient pas loin. Le soleil tombait par delà la ferme derrière les noyers. De petits nuages roses frisaient, pareils aux cheveux des anges de la procession, après qu'on a enlevé les papillotes. Et tout en bas, dans le pré, les grillons comme l'autre jour, dansaient en jouant du tambourin.

— Déjà l'angelus? fit-elle.

Des tintements cristallins, comme de légers coups de marteau sur des vitres, encore une fois annonçaient aux trépassés sous leurs tertres que c'était la fin de la journée. Le boulanger qui avait cuit ses pains, l'âne qui avait rentré la dernière charrette de foin, les fiancés qui avaient échangé des paroles d'éternité pouvaient bien dire qu'ils étaient égaux devant le Dieu de la vie.

Un petit rouge-gorge alors venait à la pointe d'une branche et les véroniques fermaient leur œil bleu.

XXVI

Elle monta dans le matin de la roche : les résédas, les seneçons, les vipérines, les petits lychnis roses étaient en fleurs. Le sentier grimpait, courait en lacets, et toujours un peu plus les toits, les noyers, la touffe ronde des vergers s'enfonçaient. Elle entendit Fré D'siró qui criait dans l'oreille de Tantin :

— J' crois ben que j' vas commencer mon mât à t' à l'heure.

Et Tantin répondait :

— Pour sûr qu'a sera un fameux travail.

Leurs voix semblaient venir du fond d'un puits.

Elle vit comme une coulée d'étain se dérouler le fleuve. Des meules, dans un pré, finissaient en poire autour d'une perche. Le petit pêcheur, depuis l'aube, était là quelque part dans sa barque, en boule comme un hérisson. Il faisait déjà grand soleil, avec des coins d'ombre bleue qui fumaient. C'était un vrai temps pour les lézards : ils sortaient leur tête plate aux yeux d'or de derrière les pierres et se gonflaient à la chaleur.

— Plus haut ! toujours plus haut ! pensait-elle.

Quelquefois, pour aller plus vite, elle se lançait, escaladait les sentes qui coupaient droit à travers les blocs. C'était une folie d'échapper au reste du monde et d'être seule avec elle-même à la source de sa vie.

Les taillis à la cime s'ouvrirent, elle fut sous les chênes, dans une solitude. Des geais garrulaient ; la queue bleue des pies sautait dans les hautes branches. On était là chez le bon Dieu.

Elle alla un peu de temps dans le bois à pas de silence, comme dans une église. Le soleil descendait par les trous des ramures et fleurissait de trèfles d'or le sol devant elle. Elle avait joint les mains, sa jeunesse se fondit dans un cantique de grâces muettes à la joie du monde. Elle entendait très loin en sa vie battre son cœur : c'était encore une fois une sensation qu'elle n'avait pas connue jusqu'alors. Elle était comme la petite âme religieuse du mystère du bois. Un encens léger de vapeur floconnait dans les fonds. Les ronces étaient humides et noires. Les feuilles crépitaient sous l'ondée fine des lumières.

Un sentier ensuite la ramena au bord de la

haute falaise ; des moires lumineuses tremblaient dans l'éclaircie des feuillages. Elle s'assit devant le matin lilas de la vallée. Les toits maintenant étaient tout petits sous leurs ardoises, bleues comme des pigeons boulant au soleil. Elle ne voyait pas la maison de Jean Fauche et cependant elle croyait respirer l'odeur de son espalier de roses au midi. Là tout près, dormait le bon vieux cimetière avec ses tertres étoilés de pissenlits.

Elle s'écouta vivre dans le rêve, dans la haute vie de l'espoir. Elle tenait sa poitrine à deux mains, toute lourde de sève jeune. L'odeur verte du bois la grisait. Un sourire charmé et grave lui demeurant au visage, elle avait l'air de se sourire à elle-même, comme à une inconnue. Elle ne se reconnaissait plus dans la créature heureuse, nouvelle qui palpitait de sens vierges.

— Non, ce n'est plus moi, se disait-elle, c'est une Noémie qui est aimée et qui aime.

Et c'était toujours le même étonnement. Quoi! la sage Noémie si tranquille, avec son cœur muet dans les mains, en arriver là comme toutes les autres!

Il lui semblait entendre, là où elle passait, un pas qui n'était plus le sien.

Elle dit longtemps :

— Jean! Jean! Jean!

Elle écouta le nom profondément descendre comme une vie dans sa vie. Elle n'aurait pas cru qu'il pût tenir une destinée dans un nom d'homme, celui-là surtout, si simple et si cordial. Comme il y a encore un peu du bruit jaseur de la source dans la gorgée qu'on boit au creux de la main, les heures repassèrent, son arrivée au village, les tranquilles paysages, le jeune homme qui toujours fumait sa pipe en descendant au matin dans son jardin. Et un jour ce même jeune homme lui disait :

— Noémie, voulez-vous être ma femme ?

Jouer à la dame dans la petite maison treillissée de roses où il y avait une cigogne et un renard empaillé avec des yeux de verre !

Elle se mettait tout à coup à tourner en battant des mains, et puis elle s'arrêtait dans le tourbillon de ses jupes.

— Mes petites !

Une ombre passa, elle n'était plus aussi heureuse. Après tout, est-ce que celles-là ne se marieraient pas aussi un jour? Elle fit un geste volontaire qui écartait la mélancolique image. Et de nouveau la vie remontait.

— Moi ! c'est bien moi pourtant !

Elle palpait ses bras, comme si elle s'éveillait d'un songe et n'avait pas tout à fait conscience de la réalité.

Une souffrance délicieuse l'accabla. « Comme c'est terrible le bonheur ! » pensait-elle. Ses sensations étaient lentes, molles, infinies.

A la fin son cœur éclatait; ses pleurs un à un gouttèrent, les pleurs tièdes et mélodieux d'une pluie de mai au soleil. A peine ses lèvres remuaient, elle disait comme quand elle était toute petite :

— Maman! Maman!

Dans le bois le coucou faisait sonner son horloge.

Au fond du taillis quelqu'un sournoisement sifflotait.

— Toi, petit Spirou!

Elle passa la main sur ses yeux très vite, riant et disant :

— Non, non, ce n'est pas ce que tu pourrais croire, Spirou! Personne ne m'a fait de mal, je te jure. Vois quelle folle je suis! Je pleure d'être trop heureuse. Ne cherche pas! Tu ne comprendrais pas.

Ah! ce Spirou! Elle avait beau le combler de sucreries et de petits sous : rien n'avait prise sur ce cœur farouche : il n'était bon qu'à marauder, à grimper aux nids, rusé déjà comme un vrai braconnier.

— Danse avec moi, fit-elle.

Elle l'attira par les épaules et l'entraîna, serré dans la chaleur de sa vie.

Mais le garçon poussait un cri et lui mordait la main. Elle eut peur comme si un homme tout à coup apparaissait derrière l'enfant.

— C'est mal. Qu'est-ce que je t'ai fait, Spirou? Pourquoi m'as-tu mordue?

Avec son souffle court, il avait l'air d'un chat sauvage.

Il haussa les épaules, sans répondre, les yeux bas. Elle, avec ses lèvres, tirait sur le mal léger de la morsure.

— D'abord, tu entends, Spirou, je te défends de me suivre. Tu me guettes, tu es toujours à m'épier derrière les haies. J'en ai assez.

Il secouait son front court et têtu par défi; et maintenant aussi il riait, en passant son pied droit sur sa jambe gauche.

Cette fois, elle s'emporta.

— Méchant gamin, va-t'en, je te déteste.

Et elle lui jetait une motte de terre.

Spirou alors docilement s'en allait, tapant ses talons nus dans la mousse et quelquefois se retournant pour la regarder avec ses yeux haineux. Comme tout à l'heure il sifflait une chanson triste entre ses dents, la chanson des carriers cassant les blocs de schiste tout là-haut, dans les silences brûlants de la montagne.

— Pauvre petiot tout de même! se dit-elle en le voyant s'enfoncer dans le matin bleu, avec ses trous de chair aux habits.

Celui-là aussi, avec sa petite âme animale, jalousement l'aimait.

De loin Spirou criait :

— C'est mon idée, dà.

XXVII

M. Fauche encore une fois était parti pour la ville, avec sa bourriche de poissons. Depuis deux jours il pêchait en plein courant, levé à l'aube. Noémie avait tiré son rideau quand elle avait entendu grincer la grille. Il lui avait fait un signe de la main et ensuite il avait disparu dans la ruelle. La petite plume dansait à son chapeau, dans le vent frais du matin.

Un petit enfant là-bas, avec ses bras ouverts, attendait ce garçon tendre et fort. Encore

une fois elle repensa à ses enfants de la ville, à cette jeune humanité qui, à travers la distance, l'appelait, elle aussi. Si tout de même, c'était là sa vraie vie ! Si, comme elle l'avait dit à Jean, la nature avait fait d'elle la sœur de charité des petites pauvres !

Un air laiteux et lourd embrumait le bas du coteau quand elle quitta la *Truite d'or*. Elle s'engagea dans le chemin en lacets qui serpentait au flanc de la montagne. La vallée s'enfonça, le ciel au-dessus d'elle bleuissait dans une lumière tendre. Plus haut encore ! Plus haut ! par delà la région des brumes ! songeait-elle.

C'était comme le symbole de sa vie nouvelle. Elle était venue dans ce village au bord du fleuve : son âme était encore obscure pour elle-même. Et, un jour, elle avait monté jusqu'au buisson d'obiers : Jean Fauche peignait près du ruisseau. Mais là encore on était trop près du brouillard de la vallée. Une fois, par la

suite, il s'était mis à lui parler de son plant de tabac et de ses ruches dans la montagne. Il avait levé la main en disant : « Là-haut »; ses yeux brillaient. Il parut exprimer le vœu des créatures d'échapper au brouillard et de se rapprocher toujours plus de la divine lumière. Elle aussi maintenant disait : « Là-haut; » son âme enfin avait dépassé la région des brumes.

Elle toucha à la cime ; elle ne voyait plus les maisons ; toute la vallée fumait. Plus haut ! Plus haut ! Elle entra dans la lumière. Un silence pesait sur le bois ; aucune feuille ne bougeait ; le coucou ne chantait pas. Elle eût voulu danser comme l'autrefois ou bien se rouler sur l'herbe, la tête dans les mains, et puis sangloter de bonheur.

Mais maintenant il lui semblait qu'elle voyait trop clair dans ses idées. La petite folie était passée : ce n'était plus l'autre Noémie, celle qui marchait voilée, inconnue d'elle-même, et qui portait son cœur devant elle comme un

vase d'aromates. Celle-là avait été la petite faunesse grisée de printemps, l'éclat de rire mouillé d'un matin de nature dans l'oubli du monde. Elle n'aurait eu qu'à descendre la montagne pour entrer en reine dans la maison des roses. Si le renard, avec ses terribles poils de moustache, l'avait regardée trop fixement de ses yeux de verre, elle l'eût simplement retourné du côté du mur.

Qu'il y avait déjà du temps de cela ! La vraie Noémie, la petite créature sage et raisonnable, se demandait si elle n'avait pas rêvé, si c'était bien elle qui avait pu dire : « Plus haut ! plus haut ! » comme si elle acceptait que chaque pas qu'elle faisait l'écartât un peu plus de la vie qui avait toujours été la sienne. Il lui paraissait bien plus naturel d'en revenir à « la notion juste des choses, » comme disait l'inspecteur quand il faisait sa tournée d'écoles.

Elle tira de sa poche un paquet de lettres qu'elle se mit à lire, bien qu'elle les eût re-

lues cent fois. De petites mains y avaient laissé des empreintes grasses ; le papier était maculé de pochons d'encre ; mais tout de même les bons cœurs naïfs qui avaient écrit cela ! Presque chaque jour le piéton avait passé lui apporter la petite correspondance fidèle. Elle l'emportait dans ses courses à travers la montagne, avec la sensation d'être près de celles qui la lui envoyaient. Et ce qu'elle avait fait si souvent, elle le faisait cette fois encore, marchant à petits pas sous les arbres et, à mesure qu'elle dépliait les feuillets, quelquefois décorés d'emblèmes, disant :

— Celle-ci c'est de Delphine... celle-là de Juliette... ou de Léonie, ou de Jeanne... de Constance.

Et elle les nommait toutes. Comme, par habitude, elle avait pris son crayon, elle soulignait les fautes de grammaire ou marquait : « Bien, passable, » pour la rédaction.

Ah ! oui, les bons cœurs ! les tendres effu-

sions qui déjà avaient quelque chose de l'amour ! Léonie lui écrivait qu'elle ne passait pas un jour sans pleurer. Juliette disait : « A vous, mademoiselle, mon cœur pour la vie ! » Et sur une des lettres de Constance il y avait une petite tache de sang avec cette ligne : « Votre petite amie et élève qui ne peut plus vivre sans sa chère maîtresse. »

— Quel enfantillage ! pensait Noémie en souriant.

Elle se sentait si bien leur maman à toutes, à celles surtout qui n'avaient plus la leur comme la petite Constance, la petite Adèle, la petite Chichi. Un drame avait passé dans leur existence, à celles-là, un drame qui avait laissé un grand trou vide.

Elle en vint ainsi à repenser à Jean Fauche et à son enfant, au petit sans mère qu'il allait voir là-bas deux fois le mois. Son cœur se gonfla : elle pleura longtemps.

— Jean ! ah ! Jean !

Est-ce qu'elle pourrait jamais se résigner à ne plus voir ce doux Jean Fauche qui était entré dans sa vie à petits pas mystérieux et un jour si tendrement lui avait dit :

— Noémie, voulez-vous être ma femme ?

Ses larmes redoublèrent au souvenir de cette voix humble, suppliante : aucun homme au monde n'aurait pu parler ainsi. Comme elle l'aimait ! C'était bien sa vie, toute sa vie qu'elle lui avait donnée.

Encore une fois elle était heureuse, toute rafraîchie comme après une crise salutaire. Elle entendit la cloche qui à l'église sonnait midi. Le brouillard se dispersait en flocons légers ; la vallée apparut, le fleuve, les petits toits parmi les vergers. Il lui sembla qu'elle renaissait à la vie comme le paysage, comme la nature. Le coucou chantait au loin, dans le bois. Encore deux jours et Jean Fauche serait rentré de la ville. Il lui avait promis un portrait de l'enfant.

— J'écrirai demain pour la prolongation de mon congé, pensait-elle.

La petite chanson de folie monta frémissante, à travers les feuillages.

XXVIII

Et c'était dimanche. Les cloches, comme des béguines à la danse, brimballaient sous leurs jupes de bronze. Il y en avait deux, très vieilles : elles avaient sonné pour ceux qui étaient venus et pour ceux qui dormaient de l'autre côté de la tour. Et l'une disait : « Toujours », l'autre disait : « Jamais. » A chaque coup des battants, le Christ mangé de mousse du bois du Calvaire, jetait sa tête à droite puis à gauche. Personne ne l'avait vu, mais tout le

monde l'affirmait. Le curé Jadot ne disait pas non.

Noémie avait pris par les ruelles. Il sentait bon le pain nouveau et le linge frais à la porte des maisons. Les fillettes, avec leurs cheveux en copeaux frisés, de petits tabliers blancs sur leurs robes bleues, avaient des têtes de procession. Tantin fumait sa pipe sur son seuil en caressant le ventre ballonné de Finette. Il avait pris son parti de l'infidélité de sa chienne et déjà s'était assuré un bon placement pour les petits. Quelquefois, le dimanche, avec Fré D'siré, il lui arrivait, après la grand'messe, de faire des stations un peu trop prolongées dans les cafés. Fré tapait du poing sur les tables en parlant du gouvernement et lui, Tantin, de grosses larmes au bord des yeux, le regardait avec attendrissement. Ceux-là avaient prémédité de partir ensemble le jour où il plairait au Seigneur de les rappeler, comme l'ombre s'en va avec le soleil.

Noémie s'était mise à marcher devant elle

par les sentiers entre les jardins. Tout le monde était parti pour l'église : il n'y avait plus derrière les haies que de vieux hommes en bras de chemise assis près des ruches ou de vieilles femmes qui marmottaient les prières de l'office en pelant des pommes de terre, une bannette entre les genoux. Le chat, avec sa barre d'or aux prunelles, n'avait pas l'air de regarder s'abattre les jeunes pigeons blancs sur les grains d'avoine. Les pigeons, en gonflant leur jabot, jouaient du tambour sur les toits. Que tout cela était bon! Le cœur des pommes commençait à rondir par dessus les têtes bleues des choux. L'ombre sur le soleil des pignons faisait un geste de bénédiction.

Cependant Noémie de nouveau se sentait reprise pas ses idées. Elle n'avait pas dit ce matin-là : « Plus haut! » comme les autres jours. Elle s'était levée avec une âme dolente, une âme de petits chemins bas zigzaguant sous la brouée. Et maintenant, pas à pas, elle gagnait

la fontaine, comme les gens appelaient le pan de roche d'où sourdait une eau claire.

Elle demeura là, immobile, les mains sur les genoux. L'onde à menus bouillons d'argent roulait entre les pierres. Un crépuscule vert tombait de deux noyers énormes.

Noémie contemplait le miracle éternel de la petite source : on l'avait toujours connue, descendant du plateau et sans jamais s'arrêter, continuant à verser son petit flot. Le lieu était religieux comme un baptistère dans une église : les anciens hommes étaient venus là avec les vases sacrés comme les femmes allaient encore là remplir leurs seaux. C'était simple et inexplicable à l'égal d'un mystère. Le bon Dieu des campagnes regardait à travers les hauts croisillons des rameaux. Le ciel avait l'air d'un vitrail entre le vert lumineux des feuilles. Et à petites fois sans trêve, avec un bruit rythmé comme la musique même du sang de la terre, coulait le filet d'eau.

Les racines de l'être frémirent en Noémie ; la vie des âges passa, la transmission indéfinie des puissances humaines. Comme la petite onde, elle venait, elle aussi, d'un lointain obscur où des jeunes filles, des fiancées, des amoureuses s'étaient penchées sur les sources profondes, tâchant de conjecturer leur destin. Rien n'avait pu arrêter la vie des races ; rien n'avait pu avoir raison de la petite onde intérieure. Si un roi était venu là et avait voulu refouler le flot monté du cœur de la terre, est-ce que tout de même cette force incompressible de l'eau ne se serait pas fait jour d'un autre côté ?

Noémie trembla. Elle sentit que, par une pente naturelle, sa pensée l'entraînait. Elle se rappela le mot de Jean Fauche : « Comme va le ruisseau... » Elle compléta mentalement : « Comme vont les ondes de la vie, comme va l'élan des âmes... » Une seconde, sa vie s'arrêta : elle souffrait une peine vive. La vérité fut plus

forte... Et si, par exemple, c'est le flot des charités fraternelles qui jaillit du cœur de l'homme, existe-t-il quelqu'un au monde qui puisse dire qu'il en fera dévier le cours?

Jean Fauche, pourtant, lui avait dit si doucement :

— Voulez-vous être ma femme?

Mais, en disant cela, c'était comme s'il avait dit :

— Noémie, vous et moi serons seuls ensemble sur la terre désormais avec le petit enfant que j'ai déjà et ceux que nous aurons l'un de l'autre.

Sa gorge frémissante entre ses mains, elle sentait que sa vie était restée là-bas où il y avait d'autres vies auxquelles elle était nécessaire. La source profonde dans son cœur grésilla, sanglota. Il sembla que Juliette, Adèle, Constance et les autres venaient à la fontaine et pleuraient de grosses larmes. Et elle aussi maintenant savait qu'il n'y aurait jamais personne, ni Jean Fauche ni un autre, pour avoir

raison de cette force incompressible de la petite onde éternelle.

Elle n'était pas triste et elle n'était plus seule. Une humanité l'entourait, sa vraie famille à elle qui avait été mise au monde pour aimer maternellement celles qui n'avaient pas connu l'amour. Encore une fois Jean Fauche aurait pu dire : « Comme va le ruisseau... » L'eau suivait sa pente : elle descendait de la montagne et courait se perdre dans la vallée.

Elle fut soudain décidée. Elle rentra à l'hôtel, appela la grosse hôtelière :

— Ecoutez, mâme Moya, il ne faut le dire à personne, mais je m'en vais demain, je dois m'en aller. Gardez-moi le secret jusque-là, faites cela pour moi.

La bonne femme avait les yeux humides.

— Allez! fit Noémie, je pleurerai bien plus que vous, mais je dois partir, il le faut. Plus tard je reviendrai, oui, quand je serai plus vieille, on sait pas. C'est ça qui sera une joie de nous revoir!

Courageusement elle lui mentait. Elle monta à sa chambre, ficela ses bottes d'herbes, rangea ses petites robes au fond du coffre par dessus ses livres. Et elle avait fermé la fenêtre : elle ne voulait plus regarder le fleuve où si souvent elle avait aperçu Jean Fauche pêchant dans son bateau.

Mais le lendemain, réveillée au petit jour, elle fit jouer la targette et se pencha pour voir une dernière fois la maison qui aurait pu être la sienne. Les volets étaient clos; des grappes de roses mouillées ressemblaient à de gros cœurs lourds d'avoir pleuré. Il lui sembla que Jean Fauche allait ouvrir la porte et descendre faire le tour de son jardin en fumant sa pipe, comme il le faisait tous les matins avant de partir avec sa barque. Et puis il levait la tête et la tenait un peu renversée sur l'épaule en regardant si le petit rideau ne s'agitait pas.

— Allons, du courage!

Elle entendit Moya et sa femme qui, à pieds

nus, marchaient dans la chambre au-dessus. Bientôt l'arome chaud du café monta par l'escalier. Toute habillée, son chapeau sur la tête, elle descendit déjeuner. Madame Moya toujours avançait l'assiette aux beurrées.

— Voyons, mangez donc... C'est du pur froment et j'ai mis six œufs dans la pâte. Vous n'en aurez pas toujours du comme ça là-bas....

— Allez, je vous crois, mais tout de même merci, non, ça ne passerait pas.

Elle s'efforçait d'être gaie, un rire tremblait à ses lèvres. Constamment elle regardait la pendule, pensait :

— Nos trains se croiseront.

Les trois jours étaient expirés : son Jean allait rentrer au moment où pour toujours elle s'en allait. Quelle chose triste c'était là!

Son âme un instant la quitta : elle vécut les heures brèves d'amour, de nature. Elle avait eu son roman, comme les élues. Pauvre et fragile roman! C'était hier, cela semblait si loin-

tain déjà. Et elle repartait comme elle était venue. La vie à jamais les séparait.

La demie après six sonna. Elle embrassa longtemps la bonne madame Moya comme si du même coup elle eût embrassé tous ceux qui avaient été mêlés à sa vie pendant les deux mois qu'elle avait passés au village. Maintenant le cœur lui manquait : elle n'avait plus la force de s'en aller, toute molle, les jambes fauchées.

— Ah! Mame Moya! Madame Moya!

Mais Moya l'attendait sur la porte avec les paquets, les cartons et le coffre qu'il avait voulu porter lui-même La marine commençait à s'agiter, comme à chaque rentrée de M. Fauche. Fré D'Siré venait d'allumer sa pipe et tapait sur un clou. Tantin, remonté du fleuve avec ses deux arrosoirs, allumait la sienne et contemplait le clou. Noémie put se jeter dans la ruelle sans être vue.

Ils passèrent devant le cimetière : Moya allait un peu en avant de son large pas. Elle regarda

par dessus le mur la tombe de cette autre Noémie qui lui avait fait désirer d'avoir là aussi, à l'ombre de l'église, une petite croix contre le mur, une croix sur laquelle une bonne âme comme elle un jour aurait lu qu'elle était morte très vieille, regrettée de ses enfants et petits-enfants. La sienne, si jamais elle en avait une, resterait perdue parmi la cohue des petites croix anonymes, dans la tristesse des banlieues.

Elle était redevenue maîtresse de ses mouvements : elle jouissait de se sentir le cœur calme. La mort n'éveillait point de tristesse en elle.

Le train entrait en gare quand ils arrivèrent. Moya lui monta ses paquets, et ensuite, tandis que la locomotive soufflait, il demeurait sur le quai un instant, reniflant dans sa moustache.

— Vous aurez beau temps, mam'zelle Noémie.

— Oui... Et pourtant j'aurais préféré la pluie.

Le train patina. Il agita son chapeau en l'air : elle le salua de la main. Elle était seule dans

le compartiment. Elle se tint penchée un peu de temps à la portière, tâchant d'embrasser dans un dernier regard la montagne, le bois, l'église, la petite maison sous les roses. Jean Fauche aussi, le premier jour qu'il l'avait vue, s'était penché pour la regarder plus longtemps. C'était elle alors qui venait, tandis que lui, partait. Arriver, partir, toute leur vie avait tenu entre ces deux mots.

Le train s'engouffra dans un tunnel. Fini, c'était fini, comme un rêve! Jamais plus elle ne reviendrait là! Quant à Jean Fauche, il se consolerait près de son enfant et qui sait? peut-être un jour il en viendrait une autre qu'il aimerait comme il avait aimé la première, comme il l'avait aimée, elle.

Alors son cœur se déchira : elle fut prise d'une crise horrible de sanglots :

— Jean! mon Jean!

Le train déboucha près du fleuve. Dans le brouillard lilas, de vieux hommes pèchaient.

Un bateau quittait l'écluse, halé par des chevaux. Des enfants tâchaient de saisir avec les mains les flocons de fumée crachés par la locomotive. Un or léger blondissait les peupliers au bord des routes. Dans la montagne, des maisons pamprées de vignes riaient par leurs fenêtres ouvertes. Tout d'une fois le soleil déborda par dessus la crête du versant et emplit la vallée. Puis le garde criait le nom d'une station. Une dame monta.

Noémie très vite tamponnait ses yeux, et se reprenant :

— Voyons, voyons, mademoiselle Noémie Larciel... disait-elle.

FIN

Imprimerie Générale de Châtillon-sur-Seine. — A. Pichat.

